

Il est quelques rares écrivains qui s'ouvrent à tout lecteur, quel que soit son âge, à tout moment de sa vie : Homère, Shakespeare, Goethe, Balzac, Tolstoï, mais il en est d'autres dont la signification ne se révèle pleinement qu'à un moment précis. Montaigne est l'un de ceux-là. Il ne faut pas être trop jeune, trop vierge d'expériences et de déceptions pour pouvoir reconnaître sa vraie valeur, et c'est à une génération comme la nôtre, jetée par le destin dans un monde qui s'écroulait en cataracte, que la liberté et la rectitude de sa pensée apporteront l'aide la plus précieuse. Seul celui qui, dans le bouleversement de son âme, est contraint de vivre une époque où la guerre, la violence, la tyrannie des idéologies menacent la vie même de chacun et, dans cette vie, sa substance la plus précieuse, la liberté de l'âme, peut savoir combien il faut de courage, de droiture, d'énergie, pour rester fidèle à son moi le plus profond, en ces temps où la folie s'empare des masses. Il faut d'abord avoir soi-même douté et désespéré de la raison, de la dignité de l'homme, pour pouvoir louer l'acte exemplaire de celui qui reste debout dans le chaos du monde.

Que seul un homme mûr, marqué par les épreuves, puisse reconnaître à leur vraie valeur la sagesse et la grandeur de Montaigne, j'en ai fait l'expérience sur moi-même. Quand, à vingt ans, je pris en main pour la première fois ses *Essais*, ce livre incomparable où il s'est laissé à nous tel qu'il était, j'avouerai que je ne sus trop quoi en faire. Certes, j'avais assez de sens de l'art littéraire pour reconnaître que se dévoilait là une personnalité intéressante, un homme au regard particulièrement vaste et lucide, un homme digne d'être aimé, et aussi un artiste qui savait imprimer à chaque phrase, à chaque expression, sa marque propre. Mais mon plaisir restait tout littéraire,

c'était celui d'un antiquaire devant un bel objet ancien ; il lui manquait l'étincelle intérieure de l'enthousiasme passionné, l'arc électrique qui unit deux âmes. Par leurs thèmes déjà, les *Essais* me semblaient s'égarer, ne pouvoir rejoindre ma propre âme. En quoi me concernaient, moi, jeune homme du *xx^e* siècle, les amples digressions du Sieur de Montaigne sur la *Cérémonie de l'entrevue des Rois* ou ses *Considérations sur Cicéron*? Que ce français, déjà bien jauni par le temps et de plus tout truffé de citations latines, me paraissait scolaire et anachronique. Et cette sagesse elle-même, douce et tempérée, me restait étrangère. Elle venait avant l'heure. Qu'aurais-je fait du judicieux conseil de Montaigne, qui m'avertissait de ne pas sacrifier à l'ambition, de ne pas me comettre trop passionnément avec le monde extérieur? Quel sens pouvait avoir son appel doux et pressant à la tempérance, à la tolérance, pour une jeunesse fougueuse qui refuse qu'on lui ôte ses illusions, qui ne veut pas qu'on la calme, qui, sans en être même consciente, n'aspire qu'à être exaltée dans son élan vital? C'est le propre de la jeunesse que de ne pas souhaiter recevoir des conseils de douceur, de scepticisme. Le doute lui devient obstacle, car elle a besoin de foi et d'idéaux pour donner libre cours à l'impétuosité qu'elle porte en elle. Et même la plus radicale, la plus absurde des illusions, pour peu qu'elle l'enflamme, aura à ses yeux plus d'importance que la plus sublime sagesse, qui affaiblit la force de sa volonté.

Et puis, cette liberté individuelle, dont Montaigne est devenu pour toujours le héraut le plus décidé, nous semblait-il encore vraiment, en 1900, qu'il fallait la défendre avec une telle opiniâtreté? Tout cela n'était-il pas depuis longtemps devenu une évidence, n'était-ce pas le bien, garanti par la loi et la coutume, d'une humanité depuis longtemps libérée de la dictature et de la servitude? Il nous semblait aller de soi que le droit d'avoir notre propre vie, nos propres pensées, et de les exprimer librement, par la parole et par l'écrit, nous appartenait tout autant que le souffle de notre bouche, que le battement de notre cœur. Le monde s'ouvrait devant nous, avec ses pays sans nombre, nous n'étions ni prisonniers de l'État, ni asservis au service de la guerre, ni soumis à l'arbitraire d'idéologies tyranniques. Personne ne courait le danger d'être banni, exilé, détenu ou chassé de sa patrie. Il semblait donc à notre génération que Montaigne secouait des chaînes que nous pensions depuis longtemps rompues, et nous ne nous doutions pas que, déjà, le destin les avait

à nouveau forgées pour nous, plus dures, plus cruelles que jamais. Ainsi, nous honorions, nous respections son combat pour la liberté spirituelle comme un combat historique, qui nous semblait être depuis longtemps devenu superflu et futile. Car une des lois mystérieuses de la vie veut que nous n'apercevions toujours que trop tard ses valeurs authentiques et essentielles : la jeunesse quand elle s'enfuit, la santé dès qu'elle nous abandonne, la liberté, cette essence, précieuse entre toutes, de notre âme, à l'instant seulement où elle va nous être retirée, où elle nous a déjà été retirée.

Il fallut donc, pour que nous comprenions l'art de vivre, la sagesse de vivre de Montaigne, pour que nous apercevions, dans la nécessité du combat qu'il mena pour être « soi-même »¹, le débat le plus nécessaire de notre monde spirituel, que survienne une situation semblable à celle qu'il avait connue dans sa vie. Il fallut que nous aussi, comme lui, fassions l'épreuve d'une de ces effrayantes rechutes de l'humanité, qui suivent l'un de ses plus magnifiques essors. Il fallut que nous fussions nous aussi arrachés à nos espoirs, à nos expériences, à nos attentes et nos enthousiasmes, que nous fussions chassés comme à coups de fouet jusqu'à ce point où l'on n'a plus à défendre que son moi nu, son existence unique qui ne sera pas donnée deux fois. Ce n'est que quand le destin nous rendit frères que Montaigne m'apporta son aide, sa consolation, son amitié irremplaçables ; que son destin en effet est désespérément semblable au nôtre ! Quand Michel de Montaigne fait son entrée dans la vie commence à s'éteindre une grande espérance, la même espérance que celle que nous avons vécue au commencement de notre siècle : celle de voir le monde devenir humain. Dans l'espace d'une seule génération, la Renaissance avait comblé l'humanité du don que lui faisaient ses artistes, ses peintres, ses poètes, ses savants, d'une nouvelle beauté, parfaite au-delà de toute espérance. Il semblait qu'un siècle – non, des siècles s'ouvraient, où la force créatrice allait, degré après degré, vague après vague, porter l'existence obscure et chaotique jusqu'au seuil du divin. Le monde était soudainement devenu vaste, plein, riche. Avec le grec et le latin, les érudits retrouvaient dans l'Antiquité et redonnaient aux hommes la sagesse de Platon et d'Aristote. Sous la conduite d'Érasme, l'humanisme promettait une culture unifiée et

1. Les mots ou expressions suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

cosmopolite. La Réforme semblait fonder, à côté de la nouvelle ampleur du savoir, une nouvelle liberté religieuse. Les distances, les frontières entre les peuples disparaissaient, car l'imprimerie, que l'on venait d'inventer, donnait à chaque mot, à chaque pensée, la possibilité de s'élançer, de se répandre ; ce qui était donné à un peuple semblait appartenir à tous, on croyait que, par l'esprit, une unité se créait au-delà de la sanglante querelle des rois, des princes et des armes. Et, autre miracle, comme le monde spirituel, le monde terrestre s'élargissait à des dimensions insoupçonnées. De l'Océan jusque-là infranchissable surgissaient de nouveaux rivages, de nouveaux pays, un continent immense promettait un sûr asile à des générations et des générations. Les artères du commerce avaient des pulsations plus rapides, un flot de richesses se répandait sur la vieille Europe, créant le luxe, et le luxe à son tour créait des édifices, des tableaux, des statues, tout un monde embelli, spiritualisé. Mais toujours, quand l'espace s'élargit, l'âme s'ouvre. Comme au début de notre siècle, quand, une fois encore, l'espace s'élargit de façon grandiose, grâce à la conquête de l'éther par l'avion et par la parole qui survole, invisible, les pays, quand la physique et la chimie, la technique et la science arrachèrent à la nature ses secrets l'un après l'autre et mirent ses forces au service de l'homme, un indicible espoir anima l'humanité déjà si souvent déçue et, de milliers d'âmes, jaillit le cri d'allégresse de Ulrich von Hutten¹ : «Quelle joie est la vie!»

Mais toujours, quand la vague monte trop haut et trop vite, elle n'en retombe que plus violemment, comme une cataracte. Et, de même que, à notre époque, ce sont les nouvelles conquêtes, les miracles de la technique qui deviennent les facteurs les plus terrifiants de la destruction, les éléments de la Renaissance et de l'humanisme qui semblaient apporter le salut devinrent poison mortel. La Réforme, qui rêvait de donner à l'Europe un nouvel esprit chrétien, provoque la barbarie sans exemple des guerres de Religion, l'imprimerie ne diffuse pas la culture, mais le *Furor Theologicus*, au lieu de l'humanisme c'est l'intolérance qui triomphe. Dans toute l'Europe, une meurtrière guerre civile déchire chaque pays, tandis que, dans le Nouveau Monde, la bestialité des conquistadores se déchaîne avec une cruauté sans égale. Le siècle de Raphaël et de Michel-Ange, de

1. Cf. *Érasme*, note 3, p. 1083.

Dürer et d'Érasme retombe dans les atrocités d'Attila, de Gengis Khan et de Tamerlan.

Que, malgré sa lucidité infaillible, malgré la pitié qui le bouleversait jusqu'au fond de son âme, il ait dû assister à cette effroyable rechute de l'humanisme dans la bestialité, à un de ces accès sporadiques de folie qui saisissent parfois l'humanité, comme celui que nous vivons aujourd'hui, c'est là ce qui fait la vraie tragédie de la vie de Montaigne. À aucun moment de sa vie il n'a vu régner dans son pays, dans son monde, la paix, la raison, la tolérance, toutes ces hautes forces spirituelles auxquelles il avait voué son âme. Quand il ouvre les yeux sur le monde et quand il s'en sépare, il se détourne, comme nous, plein d'horreur, de ce pandémonium de fureur et de haine qui ébranle et profane sa patrie et l'humanité. Il est encore presque un enfant il n'a guère plus de quinze ans, quand, sous ses yeux, l'émeute contre la gabelle*, l'impôt sur le sel, est réprimée à Bordeaux avec une inhumanité qui fera de lui, sa vie entière, l'ennemi juré de toute cruauté. L'enfant voit comment des hommes, par centaines, sont torturés à mort, pendus, empalés, écartelés, décapités, brûlés ; il voit les corbeaux, des jours durant, tourner autour du gibet et se nourrir de la chair brûlée, à demi pourrie, des victimes. Il entend les cris des suppliciés et ne peut échapper à l'odeur de cette chair carbonisée qui se répand dans les rues. À peine l'enfant a-t-il grandi que commence la guerre qui, par ses fanatiques oppositions d'idéologies, dévaste la France aussi totalement qu'aujourd'hui les fureurs sociales et nationales détruisent le monde d'un bout à l'autre. La «Chambre Ardente» fait brûler les protestants, la Saint-Barthélemy extermine huit mille hommes en une seule nuit. Les huguenots à leur tour répondent au crime par le crime : ils prennent les églises d'assaut, ils fracassent les statues, la folie fanatique ne laisse même par les morts en paix, et les tombes de Richard Cœur de Lion et de Guillaume le Conquérant sont profanées et pillées. Les troupes courent de village en village, de ville en ville, tantôt catholiques, tantôt huguenotes, mais toujours des Français contre des Français, des citoyens contre des citoyens, aucun parti ne le cédant à l'autre en sauvage bestialité. Des garnisons entières, faites prisonnières, sont exterminées jusqu'au dernier homme, les rivières sont empestées par les cadavres qu'elles charrient, on estime à cent vingt mille le nombre des villages détruits et pillés, et bientôt le meurtre ne se cache même plus derrière le prétexte de la religion. Des bandes armées attaquent

les châteaux et les voyageurs, sans distinguer entre les protestants et les catholiques. Une promenade à cheval dans le bois voisin n'est pas moins dangereuse qu'un voyage aux Indes occidentales ou chez les cannibales. Personne ne sait plus si sa maison et ses biens sont à lui, s'il vivra demain ou s'il sera mort, prisonnier ou bien libre, et, sur la fin de sa vie, en 1588, Montaigne devenu vieux écrit : « En cette confusion où nous sommes depuis trente ans, tout homme français, soit en particulier, soit en général, se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune. » Rien n'est plus assuré sur terre : ce sentiment fondamental se reflétera inéluctablement dans l'intuition spirituelle de Montaigne. Il faut chercher une autre certitude en dehors du monde, à l'écart de sa patrie, il faut refuser de plonger au milieu des possédés et créer sa propre patrie, son propre monde, au-delà du temps.

Le poème que La Boétie adresse en 1560 à son ami Montaigne, qui a alors vingt-sept ans, témoigne du sentiment, tragiquement semblable au nôtre, des hommes qui en ce temps étaient restés humains ; il le prend à témoin : « Quel destin nous a fait naître précisément à cette époque ! Sous mes yeux s'étend la ruine de mon pays, et je ne vois d'autre issue que de m'exiler, d'abandonner ma maison et d'aller là où le destin portera mes pas. Depuis longtemps déjà la colère des Dieux m'exhorte à fuir et me montre les terres vastes et libres de l'autre côté de l'Océan. Lorsqu'au seuil de notre siècle est apparu un nouveau monde sorti des ondes, c'est que les Dieux le destinaient à être le refuge où les hommes pourraient librement cultiver leurs champs, sous un ciel meilleur, tandis que l'épée cruelle et les indignes fléaux condamnent l'Europe au déclin. »

En de telles époques où les valeurs les plus hautes de la vie, où notre paix, notre indépendance, notre droit inné, tout ce qui rend notre existence plus pure, plus belle, tout ce qui la justifie, est sacrifié au démon qui habite une douzaine de fanatiques et d'idéologues, tous les problèmes de l'homme qui ne veut pas que son époque l'empêche d'être humain se résument à une seule question : comment rester libre ? Comment préserver l'incorruptible clarté de son esprit devant toutes les menaces et les dangers de la frénésie partisane, comment garder intacte l'humanité du cœur au milieu de la bestialité ? Comment échapper aux exigences tyranniques que veulent m'imposer contre ma volonté l'État, l'Église ou la politique ? Comment protéger cette partie unique de son moi contre la soumission aux règles et

aux mesures dictées du dehors ? Comment sauvegarder mon âme la plus profonde et sa matière qui n'appartient qu'à moi, mon corps, ma santé, mes pensées, mes sentiments, du danger d'être sacrifié à la folie des autres, à des intérêts qui ne sont pas les miens ?

C'est à cette question et à elle seule que Montaigne a consacré sa vie et sa force. C'est pour l'amour de cette liberté qu'il s'est observé lui-même, surveillé, éprouvé et blâmé à chacun de ses mouvements et chacune de ses sensations. Et cette quête qu'il entreprend pour sauver son âme, pour sauver sa liberté, à un moment de servilité universelle devant les idéologies et les partis, nous le rend aujourd'hui plus fraternellement proche qu'aucun autre artiste. Si nous l'honorons et l'aimons plus que tout autre, c'est qu'il s'est adonné comme personne d'autre au plus sublime art de vivre : « rester soi-même* ».

D'autres époques, plus sereines, ont jeté un autre regard sur l'héritage littéraire, moral et psychologique de Montaigne, elles ont savamment débattu afin de savoir s'il était un sceptique ou un chrétien, un épicurien ou un stoïcien, un philosophe ou un amuseur, un écrivain ou seulement un dilettante de génie. Ses conceptions de l'éducation et de la religion ont été minutieusement disséquées dans des thèses de doctorat et des traités. Mais dans Montaigne ne m'émeut et ne m'occupe aujourd'hui que ceci : comment, dans une époque semblable à la nôtre, il s'est lui-même libéré intérieurement et comment, en le lisant, nous pouvons nous-mêmes nous fortifier à son exemple. Je vois en lui l'ancêtre, le protecteur et l'ami de chaque « homme libre* » sur terre, le meilleur maître de cette science nouvelle et pourtant éternelle qui consiste à se préserver soi-même de tous et de tout. Peu d'hommes sur terre se sont battus avec plus de loyauté et d'acharnement pour préserver leur moi le plus intime, leur « essence* » de tout mélange, de toute atteinte venue de l'écume trouble et malsaine des agitations du temps, et peu ont réussi à sauver du temps qu'ils ont vécu, pour toute la durée des temps, ce moi le plus profond.

Ce combat qu'a mené Montaigne pour sauvegarder sa liberté intérieure, et qui fut peut-être le plus conscient et le plus acharné qu'ait jamais livré un esprit humain, n'a en soi rien de pathétique ni d'héroïque. Ce serait faire violence à Montaigne que de le faire entrer dans la troupe des poètes et des penseurs qui ont combattu par la parole pour la « liberté de l'homme ». Il n'a rien des amples

tirades et des beaux élans d'un Schiller ou d'un Lord Byron, rien de l'agressivité d'un Voltaire. Il aurait souri à la pensée de vouloir transposer sur d'autres hommes, et plus encore sur les masses, quelque chose d'aussi personnel que la liberté intérieure, et il a détesté, du plus profond de son âme, les réformateurs professionnels du monde, les théoriciens, les marchands d'idéologie. Il ne savait que trop bien l'immense tâche que représente cette simple chose : préserver en soi-même son indépendance intérieure. Son combat se limite à la défensive, à la défense de ce bastion le plus intime, que Goethe appelle la « citadelle » et dont tout homme interdit l'accès aux autres. Sa tactique était d'être aussi peu visible que possible, d'attirer aussi peu que possible l'attention par son aspect extérieur, de traverser le monde en portant une sorte de masque, pour trouver le chemin qui le mènerait à lui-même.

Ainsi Montaigne n'a pas, à vrai dire, ce que l'on appelle une biographie. Il n'a jamais choqué quiconque, parce qu'il ne se mettait pas en avant, qu'il n'était pas en quête d'audience ni d'approbation. Vu du dehors, il semblait être un citoyen, un fonctionnaire, un époux, un catholique, un homme qui payait discrètement son tribut au monde. Il prenait, pour son entourage, le masque de l'effacement, pour laisser s'épanouir en lui-même, dans toutes ses nuances, le jeu des couleurs de son âme, et le contempler. Il était, à tout instant, disposé à se prêter, à se donner, jamais. Toujours, et quelle que fût sa manière de vivre, il gardait pour lui son être le plus authentique et le meilleur. Il laissait les autres parler, s'attrouper, s'emporter, prêcher et parader; il laissait le monde courir ses chemins désordonnés et fous, et ne se préoccupait que d'une chose : être raisonnable pour lui-même, humain dans une époque inhumaine, libre au milieu de la folie des masses. Il laissait dire ceux qui, moqueusement, l'accusaient d'indifférence, d'indécision et de lâcheté; il laissait les autres s'étonner de le voir si détaché des fonctions et des dignités. Ses proches intimes eux-mêmes, qui le connaissaient, ne se doutaient pas de la persévérance, de la clairvoyance et de la souplesse avec lesquelles, à l'ombre des affaires publiques, il s'attachait au seul but qu'il s'était fixé : vivre sa propre vie, et non simplement vivre.

Ainsi, en semblant inactif, il a accompli une tâche incomparable. En se conservant et en se décrivant lui-même, il a conservé en lui l'être humain *in nuce*, l'être humain pur et intemporel. Et, alors que tout le reste, les traités théologiques et les digressions philosophiques

de son siècle nous semblent maintenant étranges et anachroniques, il demeure notre contemporain, l'homme d'aujourd'hui et de toujours, et son combat est resté le plus actuel de tous. Cent fois, en ouvrant Montaigne, on a, d'une page à l'autre, l'impression : *nostra res agitur*, l'impression qu'ici est pensé, mieux que je n'aurais pu le dire moi-même, tout ce qui en ce moment occupe le plus profond de mon âme. Ici est un Toi, dans lequel mon Moi se reflète, ici est abolie la distance qui sépare une époque de l'autre. Ce n'est pas un livre que je tiens dans ma main, ce n'est pas de la littérature, de la philosophie, mais c'est un homme dont je suis le frère, un homme qui me conseille, qui me console, un homme que je comprends et qui me comprend. Lorsque je prends en main les *Essais*, le papier imprimé disparaît dans la pénombre de la pièce. Quelqu'un respire, quelqu'un vit en moi, un étranger est venu à moi, et ce n'est plus un étranger, mais quelqu'un que je sens aussi proche qu'un ami. Quatre cents années se sont envolées en fumée : ce n'est pas le Seigneur de Montaigne qui me parle, le « gentilhomme de la Chambre* » d'un Roi de France maintenant disparu, le châtelain du Périgord; il a quitté la collerette blanche plissée, le chapeau pointu, l'épée, il a retiré de son cou la glorieuse chaîne de l'ordre de Saint-Michel. Ce n'est pas le maire de Bordeaux qui est en visite chez moi, ce n'est même pas l'écrivain. C'est un ami qui est venu, pour me conseiller et me parler de lui. Parfois, sa voix laisse percer une inexprimable tristesse devant la fragilité de notre condition humaine, l'insuffisance de notre raison, l'étroitesse de vues de nos dirigeants, l'absurdité et la cruauté de notre époque, cette noble tristesse que son élève Shakespeare a su imprimer, de façon inoubliable, à ceux de ses personnages qui lui étaient le plus chers : Hamlet, Brutus, Prospero. Mais, bientôt, j'entrevois à nouveau son sourire : pourquoi prends-tu tout cela tellement au sérieux? Pourquoi te laisses-tu affecter et abattre par l'absurdité et la bestialité de l'époque dans laquelle tu vis? Tout cela ne fait qu'effleurer ta peau, sans atteindre ton moi intérieur. L'extérieur ne peut rien te retirer et ne peut pas te troubler, tant que tu ne te laisses pas troubler toi-même. Les événements de ton temps restent impuissants contre toi dans la mesure où tu te refuses à y prendre part, et la démenace de l'époque n'est pas un véritable danger aussi longtemps que tu conserves toi-même ta clarté d'esprit. Et même les plus fâcheuses de tes aventures, les humiliations apparentes, les coups du destin, tu

ne les ressens que si tu es faible devant eux, car qui, sinon toi, assigne aux choses valeur et poids, joie et douleur? Rien ne peut abaisser ou relever ton moi, si ce n'est toi-même, la plus forte pression de l'extérieur elle-même est facilement vaincue par celui qui reste intérieurement libre et sûr. Toujours, et plus encore lorsque la paix de l'âme et la liberté de l'individu sont menacées, la parole et le sage encouragement de Montaigne sont un bienfait, car rien ne nous protège plus que la sincérité et l'humanité en des temps de confusion et de désunion. Toujours et à tout instant ce qu'il disait il y a des siècles reste valable et vrai pour celui qui s'efforce à l'indépendance. Mais, plus qu'à quiconque, nous devons notre reconnaissance à ceux qui renforcent en nous le sens de l'humain dans une époque inhumaine comme la nôtre, à ceux qui nous exhortent à ne pas abandonner ce qui nous est propre, ce que nous ne saurions perdre, notre moi le plus profond. Car seul celui qui reste libre de tous et de tout accroît et préserve la liberté sur terre.

II

Que l'auteur des *Essais* puisse orgueilleusement signer son livre du nom de Michel Sieur de Montaigne et porter des armoiries a coûté à l'origine la modeste somme de neuf cents francs. Car, avant que, pour cette somme, son bisaïeul n'achetât aux archevêques de Bordeaux, le 10 octobre 1477, le château de Montaigne, avant que, plus tard, son petit-fils, le père de Montaigne, n'obtienne l'autorisation d'ajouter à son propre nom celui de cette propriété, les ancêtres de Michel s'appelaient tout simplement et bourgeoisement Eyquem. Seul Michel Montaigne, en connaisseur sceptique et intelligent du monde, sait quel avantage procure le fait de porter un nom qui sonne bien, « d'avoir un beau nom, que l'on prononce et retient aisément » et, à la mort de son père, il fait disparaître de tous parchemins et documents l'ancien nom de sa famille. C'est à cette seule circonstance que l'on doit d'avoir à chercher l'auteur des *Essais*, dans l'histoire de la littérature mondiale, non pas sous la lettre E comme Eyquem, mais sous la lettre M comme Montaigne.

Depuis des siècles, à Bordeaux, le nom de la famille Eyquem a

une belle sonorité d'or et d'argent, et sans doute aussi une légère odeur de poisson fumé. D'où sont venus, à l'origine, ces Eyquem de Bordeaux? D'Angleterre, où Montaigne, qu'il ne faut pas toujours croire quand il parle de ses ancêtres, prétend avoir découvert « aucune trace de notre ancien cousinage » avec « une maison connue », ou simplement des alentours de Bordeaux? La recherche généalogique n'a pu encore l'établir. Le seul fait vérifiable est que les Eyquem ont tenu, des siècles durant, leur comptoir dans le quartier portuaire de la Rousselle, comptoir d'où, en courtiers très petits-bourgeois, ils expédiaient du poisson fumé, du vin et d'autres marchandises.

Avec Ramon Eyquem, l'arrière-grand-père de Montaigne, né en 1402 à Blanquefort en Médoc, la famille commence à s'élever au-dessus du commerce du poisson et du métier de boutiquier : il se fait armateur et, grâce à son esprit prudent et avisé tout autant que grâce à son mariage avec la plus riche héritière de Bordeaux, il jette les bases de la fortune familiale. C'est en sa soixante-quinzième année que Ramon Eyquem fait sa plus judicieuse acquisition, en achetant à son suzerain, l'archevêque de Bordeaux, le château de Montaigne, « maison noble ». Cette entrée en possession d'un château aristocratique par un simple bourgeois est un acte solennel, conformément aux usages du temps. Le vieux marchand entre seul dans le château abandonné, par la grande porte qui sera verrouillée derrière lui jusqu'à ce que son serviteur, ses métayers, ses fermiers et les paysans aient prêté serment et rendu hommage au nouveau maître. Son fils Grimon est d'une ambition plus modeste : il se contente de jouir de l'héritage paternel. Il accroît la fortune, mais laisse le vieux château dans un demi-abandon, sans s'en soucier outre mesure. C'est seulement le petit-fils de Ramon Eyquem, le père de Montaigne, Pierre Eyquem, qui fait franchir à la famille le passage décisif de la bourgeoisie à la noblesse. Il dit adieu au courtage des bateaux et au commerce du poisson et opte pour une activité plus noble, celle de soldat. Jeune homme, il accompagne le roi François I^{er} dans la guerre d'Italie, d'où il rapporte un *Journal*, qui ne nous a malheureusement pas été conservé, et la récompense qu'il avait le plus ardemment désirée pour ses fidèles services : le titre de Sieur de Montaigne. Le nouveau gentilhomme réalise le rêve que, dans sa prévoyance, avait fait son grand-père : il transforme le vieux château presque en ruine en une imposante demeure seigneuriale. Au milieu d'un vaste domaine que cet homme énergique et actif a constitué

en achetant terre après terre et en engageant d'innombrables procès, le majestueux château fort dresse ses tours et ses épaisses murailles. Vu de l'extérieur, c'est une forteresse, et c'est en même temps un lieu de formation humaniste et de généreuse hospitalité. Le jeune soldat, qui a vu l'Italie de la Renaissance dans son plus bel épanouissement artistique, n'a pas manqué d'en retirer une leçon, et le désir d'approfondir sa culture. Ce qui, chez ses ancêtres, n'était que cupidité et appétit du gain devient chez lui une plus haute ambition. Il pose les fondements d'une magnifique bibliothèque, il attire dans sa maison des érudits, des humanistes et des professeurs et, sans délaisser pour autant l'administration de sa grande fortune et de son vaste domaine, il considère que son devoir de gentilhomme est de servir sa patrie en temps de paix, de même qu'il a servi son roi en temps de guerre. Après avoir été, dans un premier temps, «Prévost» et «Jurat», autrement dit simple assesseur au conseil municipal, il finit par être élu maire adjoint, puis maire de Bordeaux, où son dévouement fait que l'on honore sa mémoire. Montaigne dépeint en termes émouvants l'abnégation d'un homme déjà malade et fatigué : «Il me souvenait de l'avoir vu vieil, en mon enfance, l'âme cruellement agitée de cette tracasserie publique, oubliant le doux air de sa maison, où la faiblesse des ans l'avait attaché longtemps avant, et son ménage et sa santé, et, en méprisant certes sa vie, qu'il y cuida perdre, engagé pour eux à des longs et pénibles voyages. Il était tel, et lui partait cette humeur d'une grande bonté de nature : il ne fut jamais âme plus charitable et populaire.»

Avec le père de Montaigne s'est effectué le deuxième et avant-dernier pas de l'ascension. De petits commerçants uniquement préoccupés de s'enrichir et d'enrichir leur famille, les Eyquem sont devenus les premiers citoyens de la ville, et les Eyquem sont devenus les Sieurs de Montaigne. Dans tout le Périgord et en Guyenne, leur nom est prononcé avec respect. Mais c'est seulement le fils qui mènera l'ascension à son terme, lui seulement qui sera le maître de Shakespeare, le conseiller des rois, la gloire de sa langue et le père de tous les libres penseurs du monde.

Pendant que, en trois générations, de Ramon à Pierre Eyquem en passant par Grimon, la famille paternelle s'élève ainsi, la famille de la mère de Montaigne poursuit son chemin avec la même ténacité

et la même perspicacité. Lorsque, en sa trente-troisième année, le Sieur Pierre de Montaigne, père de Michel, prend pour épouse Demoiselle Antoinette de Louppes de Villeneuve, il semble au premier abord que la vieille noblesse s'unit à la vieille noblesse. Mais, si l'on remonte de ce contrat de mariage, aux noms éclatants, jusqu'aux parchemins plus anciens, aux annotations d'archives, on découvre que la noblesse des Louppes de Villeneuve est tout aussi neuve que celle des Montaigne et que, pour reprendre le mot de Casanova, elle est tirée de l'alphabet de manière aussi arbitraire que celle des Eyquem. Au moment même où le marchand de poisson Ramon Eyquem, cent ans environ avant la naissance de Montaigne, quitte le monde bourgeois dépourvu de prestige social pour gravir une première marche vers le monde aristocratique, un riche Juif espagnol de Saragosse, Mosche Paçagon, fait le même pas pour se libérer d'une communauté proscrite en se faisant baptiser. Tout aussi soucieux que les Eyquem de dissimuler à ses enfants et à ses voisins sa véritable origine, il s'attribue, à la place de son ancien nom juif, un nom aux consonances espagnoles et aristocratiques. Après le baptême, il se fait appeler Garcia Lopez de Villanuova. Les nombreuses branches de sa famille connaissent ensuite les destins habituels au temps de l'Inquisition espagnole. Quelques-uns de ces nouveaux chrétiens réussissent à passer dans l'autre camp. Ils deviennent conseillers et banquiers auprès des Cours, d'autres, moins adroits ou moins favorisés par la chance, sont brûlés comme marranes. Mais les plus prudents d'entre eux quittent l'Espagne au bon moment, avant que l'Inquisition n'examine de trop près leur noblesse et leur christianisme. Une partie de la famille Lopez de Villanuova émigre à Anvers et devient protestante. Une autre branche, catholique, transporte ses affaires à Bordeaux et à Toulouse, où la famille se fait française et, par un deuxième camouflage de ses origines, se fait appeler Louppes de Villeneuve. Les Villeneuve et les Montaigne, ou plutôt les Eyquem et les Paçagon, traitent entre eux toutes sortes d'affaires. La dernière d'entre elles, la plus prometteuse pour le monde, est conclue le 15 janvier 1528 par le mariage de Pierre Eyquem et d'Antoinette de Louppes, qui apporte une dot de mille écus d'or. Et l'on peut imaginer la grande richesse des Eyquem de l'époque lorsque, plus tard, Michel de Montaigne décrit cette dot comme relativement modeste.

Cette mère de sang juif, avec qui il vit, dans la même maison,

pendant plus d'un demi-siècle, et qui survivra même à son illustre fils, Montaigne ne lui consacre pas un mot dans ses œuvres et ses écrits. On ne sait rien d'elle, sinon que, jusqu'à la mort de son mari, à qui elle a donné cinq enfants, elle a administré la noble maison avec une «prudhommié» qui était doublement celle de sa famille, si bien qu'elle peut écrire avec fierté dans son testament : «Il est notoire que j'ai travaillé l'espace de quarante ans en la maison de Montaigne avec mon mari en la manière que, par mon travail, soin et ménagerie, ladite maison a été grandement évaluée, bonifiée et augmentée.» C'est tout ce que l'on sait d'elle, et cette absence de la mère dans toute son œuvre est souvent attribuée à la volonté de Montaigne de voiler ou de cacher son origine juive. Malgré toute son intelligence, Montaigne était funestement entiché de noblesse ; c'est ainsi qu'il demanda par exemple, dans son testament, à être enterré «dans la tombe de ses ancêtres», alors qu'en vérité seul son père était enterré à Montaigne. Mais, pas plus qu'il n'a mentionné sa mère, Montaigne n'a parlé dans ses écrits de sa femme ou de sa sœur, sauf dans une unique dédicace. Son image du monde était formée suivant le modèle antique, où la femme n'entre pas en considération dans le monde spirituel. Et c'est pourquoi nous ne savons rien d'une inclination particulière ni d'une particulière aversion du petit-fils Eyquem pour la petite-fille de Mosche Paçagon. Ce sont deux courants forts et sains qui se rejoignent et s'épuisent à la fois en Montaigne, sommet de cette pyramide sociale. Tout ce qui opposait les marchands de poisson gascons aux courtiers juifs se résout chez lui en une forme nouvelle, unique et créatrice. On ne saurait sans artifice distinguer ce que, dans cette parfaite union, Montaigne doit à une ascendance plutôt qu'à l'autre. On pourra seulement dire qu'il était, par ce mélange, prédestiné à devenir un homme du juste milieu, de l'union, un homme qui regarde de tous côtés, sans préjugés, sans la moindre étroitesse d'esprit, un esprit libre et tolérant, un «libre penseur», un «citoyen du monde», fils et citoyen non pas d'une race ou d'une patrie, mais du monde, au-delà des pays et des siècles.

III

Un nom noble recèle une volonté inconsciente de conservation et de perpétuation, de génération en génération. Aussi le premier porteur du titre de Seigneur de Montaigne, Pierre Eyquem de Montaigne, peut-il s'enorgueillir, le dernier jour de février 1533, de devenir l'ancêtre d'une race promise à la célébrité lorsque, après que deux filles étaient mortes en bas âge, naît son premier fils tant désiré, notre Michel de Montaigne. Dès l'heure de la naissance, le père aspire pour son fils à la plus haute destinée. De même que, par son éducation, sa culture et sa position sociale, il a dépassé son propre père, de même ce fils doit maintenant le dépasser à son tour. Dans un château solitaire de Gascogne, au cœur du xv^e siècle, deux cent cinquante ans avant Jean-Jacques Rousseau et trois siècles avant Pestalozzi¹, un ancien soldat, petit-fils d'un marchand de poisson, médite longuement sur l'éducation qu'il donnera à son fils. Il fait venir des amis érudits et humanistes et délibère avec eux de la meilleure méthode pour élever son fils, dès sa plus tendre enfance, à un niveau extraordinaire sur le plan humain et social ; cette sollicitude, qui est vraiment déconcertante pour l'époque, présente plusieurs analogies avec les conceptions les plus modernes. Les tout premiers débuts sont à eux seuls étonnants. L'enfant est très vite arraché au sein maternel et, au lieu de faire venir une nourrice, comme c'est l'usage dans les maisons aristocratiques, on l'éloigne du château de Montaigne et on le confie à des gens de la plus humble condition, de pauvres bûcherons d'un minuscule hameau qui appartient à la seigneurie de Montaigne. Ce faisant, le père ne veut pas seulement former l'enfant à «la frugalité et à l'austérité», et développer ses forces, il veut, d'emblée, le «rallier avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de notre aide», dans un souci démocratique presque incompréhensible pour l'époque. Peut-être Pierre Eyquem, bourgeois avant d'être noble, a-t-il eu à souffrir de l'arrogance des privilégiés. Aussi veut-il éviter que son fils n'ait, dès son enfance, le sentiment d'être «supérieur», d'être membre d'une classe privilégiée, mais qu'il apprenne vite, au contraire, à «regarder

1. Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827), pédagogue suisse, promoteur de l'éducation populaire, créateur de nombreuses écoles pour enfants pauvres. Disciple de Rousseau.

plutôt vers celui qui [lui] tend les bras que vers celui qui [lui] tourne le dos». Physiquement, Montaigne semble avoir bien supporté l'épreuve de la frugalité et d'une éducation spartiate dans la misérable cabane du charbonnier, et il nous rapporte que son enfance l'a tellement habitué à une nourriture simple qu'il a toujours préféré, à tous les «sucres, confitures, pièces de four», «le pain bis, le lard ou l'ail». Durant toute sa vie, Montaigne a été reconnaissant à son père de l'avoir libéré des préjugés dès sa plus tendre enfance et, tandis que Balzac, jusqu'à sa mort, reprochera à sa mère de l'avoir abandonné dans la maison d'un gendarme jusqu'à l'âge de quatre ans, au lieu de le garder auprès d'elle, Montaigne approuvera l'heureuse expérience en promettant : «Si j'avais des enfants mâles, je leur désirasse volontiers ma fortune.»

Le changement est d'autant plus radical lorsque, après trois années, le père reprend l'enfant au château de Montaigne. Suivant le conseil de ses amis érudits, l'âme doit être rendue souple une fois que le corps est affermi. Enlevé au milieu prolétaire, le jeune Michel est brusquement plongé dans le monde de l'humanisme. Dès le début, l'ambitieux Pierre Eyquem a décidé que son fils ne serait pas un gentilhomme oisif qui gaspille son temps inutilement aux dés, au vin et à la chasse, et qu'il ne serait pas non plus un simple marchand âpre au gain. Il doit s'élever aux plus hautes sphères, parmi ceux qui, par leur formation et leur culture, dirigent les destinées de leur époque dans les conseils des rois et influencent les événements par leur parole, de ceux qui ont pour patrie non pas l'étroitesse provinciale mais les vastes horizons du monde. Mais, au siècle de l'humanisme, la clé de cet empire spirituel est le latin, et le père de Montaigne décide donc de mettre le plus tôt possible cet instrument magique dans les mains de son fils. Dans le château isolé du Périgord est alors mise en scène la plus curieuse des expériences, qui ne laisse pas de ressembler à une comédie. Le père fait venir à grands frais un savant allemand, délibérément choisi parce qu'il ne sait pas un mot de français, et deux assistants non moins savants, à qui interdiction expresse est faite de parler à l'enfant dans une langue autre que le latin. Les premiers vocables et les seules phrases que l'enfant apprend à quatre ans sont latins et, pour l'empêcher d'apprendre en même temps sa langue maternelle, le français, et éviter que sa diction latine ne soit ainsi troublée dans sa pureté et sa perfection, l'on dresse un rempart invisible autour du petit Michel.

Quand le père, la mère ou les serviteurs veulent dire quelque chose à l'enfant, ils doivent d'abord se faire inculquer eux-mêmes par les maîtres quelques bribes de latin. Et, dans le château de Montaigne, apparaît une situation vraiment comique : à cause d'une expérience pédagogique, toute une maisonnée, parents et domestiques, doit apprendre le latin pour un enfant de quatre ans ! Cela a pour conséquence amusante que des mots isolés et des prénoms latins pénètrent dans les villages alentour.

Toujours est-il que le résultat souhaité est ainsi atteint avec facilité ; certes, à six ans, le futur grand prosateur français ne sait pas prononcer une seule phrase de sa langue maternelle, mais, sans livres, sans grammaire ni contrainte d'aucune sorte, sans bâton et sans larmes, il a appris à parler le latin de la manière la plus pure et la plus parfaite. L'antique langue universelle est sa langue originelle et maternelle, à tel point que, durant toute sa vie, il lira avec presque plus de plaisir le latin que le français. Et, dans un moment d'effroi ou dans une soudaine exclamation, c'est, malgré lui, le mot latin et non le mot français qui vient à sa bouche. Si Montaigne, à son âge adulte, ne s'était pas trouvé déjà au déclin de l'humanisme, il est vraisemblable que ses œuvres, comme celles d'Érasme, auraient été écrites uniquement dans cette nouvelle langue artificielle, et la France aurait perdu un de ses plus grands écrivains.

Mais cette méthode, qui consiste à faire apprendre le latin à son fils sans livre, sans effort et en quelque sorte uniquement par le jeu, n'est qu'une des manifestations d'une volonté paternelle, mûrement délibérée, d'éduquer l'enfant sans lui causer la moindre peine. Contrairement à la dure éducation en usage à l'époque, qui inculque à coups de bâton de stricts principes, l'enfant doit se développer et se former selon ses propres penchants intérieurs. Les conseillers humanistes ont expressément indiqué à ce père attentionné «de me faire goûter la science et le devoir par une volonté non forcée, et de mon propre désir ; et d'élever mon âme en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte».

Un détail amusant témoigne du degré jusqu'où est allé ce souci délibéré de développer la volonté individuelle, dans ce singulier château du Périgord. Apparemment, un des précepteurs a déclaré «que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les éveiller le matin en sursaut et de les arracher au sommeil [...] tout à coup et par violence». Et c'est ainsi que l'on invente un système particulier

pour épargner aux nerfs du jeune garçon ce choc, pourtant bien minime : Michel de Montaigne est chaque jour réveillé en musique, dans son petit lit d'enfant. Des joueurs de flûte, des virtuoses de l'archet, attendent, debout autour du lit, que le signal leur soit donné de conduire, par une douce mélodie, Michel endormi de ses rêves à la veille, et ce délicat usage est observé avec le soin le plus rigoureux, « et ne fus jamais sans homme qui m'en servit », rapporte Montaigne. Aucun fils des rois Bourbon, aucun rejeton d'empereur Habsbourg n'a jamais été élevé avec autant d'égards que ce petit-fils d'un marchand de poisson gascon et d'un courtier juif.

Cette éducation individuelle au plus haut point, qui ne défend rien à l'enfant et laisse la voie libre à chacun de ses penchants, est une expérience qui n'est pas sans danger. Car, être ainsi gâté, ne rencontrer jamais de résistance, ne pas devoir se soumettre à une discipline laisse à un enfant la possibilité de développer tous ses caprices et tous ses mauvais penchants innés. Et Montaigne reconnaîtra lui-même plus tard ne devoir qu'à un heureux hasard que cette éducation libérale et indulgente ait été, dans son cas, une réussite : « Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentelle et fortuite. Si je fusse né d'une complexion plus dérégulée, je crains qu'il fût allé piteusement de mon fait. »

Certaines traces de cette éducation, les meilleures et les pires, sont restées manifestes chez lui sa vie durant. C'est d'elle que provient en premier lieu l'opiniâtre réticence à se soumettre à une quelconque autorité, à se plier à une discipline, ainsi qu'une certaine atrophie de la volonté. Cette enfance a donné à Montaigne, pour toutes les années à venir, la mauvaise habitude d'éluder autant que possible toute tension trop forte ou trop puissante, tout ce qui est difficulté, règle ou devoir, de toujours céder à son propre désir, à son propre caprice. Cette « mollesse », cette « nonchalance » dont il se plaint si souvent ont peut-être leur origine dans ces années, mais aussi sa volonté indomptable de rester libre, de ne jamais se faire l'esclave de l'opinion d'un autre. C'est à la bienveillante sollicitude de son père qu'il doit de pouvoir plus tard s'écrier fièrement : « J'ai une âme toute sienne, accoutumée à se conduire à sa mode. » Qui, encore enfant inconscient, a connu lui-même la volupté et les bienfaits de la liberté ne les oubliera ni ne les perdra jamais.

Cette éducation indulgente d'enfant gâté offre une chance décisive à l'épanouissement particulier de l'âme de Montaigne. Mais c'est aussi une bonne chose pour lui qu'elle prenne fin avant qu'il ne soit trop tard. Pour apprécier la liberté, il faut avoir connu la contrainte, et l'occasion en est largement donnée à Montaigne lorsque, à six ans, il est envoyé au collège de Bordeaux, où il restera jusqu'à sa treizième année. Non que, là-bas, le fils de l'homme le plus riche et du maire de la ville ait été traité avec énergie et dureté : la seule et unique fois qu'il reçut les verges, ce fut « bien doucement ». Mais il y trouve néanmoins une discipline sévère qui impose arbitrairement ses opinions à l'élève, sans lui demander les siennes. Pour la première fois, il doit apprendre régulièrement et, habitué qu'il est à suivre sa propre pente, son instinct d'enfant se révolte inconsciemment contre les formes rigides et toutes prêtes du savoir qui lui est présenté. « On ne cesse de crier à nos oreilles » se plaint-il, « comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge ce n'est que de redire ce qu'on nous a dit. » Au lieu de laisser mûrir dans l'esprit de l'élève ses propres pensées, les maîtres emplissent sa mémoire d'une science morte et laissent « l'entendement et la conscience vides ». Et il demande avec colère : « Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digère ? si elle ne se transforme en nous ? si elle ne nous augmente et fortifie ? » Il est irrité de voir que les régents du collège lui fassent apprendre des faits et des chiffres, des lois et des systèmes – ce n'est pas sans raison que, à cette époque, on a appelé pédants les maîtres de cette école – et qu'ils veuillent lui imposer « une suffisance pure livresque ». Il s'indigne que ses maîtres reconnaissent comme le meilleur élève celui qui est le plus capable d'apprendre par cœur. C'est précisément l'excès d'un savoir appris qui détruit la capacité de se façonner sa propre image du monde : « Comme les plantes s'étouffent de trop d'humidité, et les lampes de trop d'huile, aussi l'action de l'esprit par trop d'étude et matière. » Une telle science ne fait qu'alourdir la mémoire, elle n'exerce pas l'âme : « Savoir par cœur n'est pas savoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. » Il importe peu de connaître la date de la bataille de Cannes, pour lire Tite-Live et Plutarque, mais bien de comprendre les caractères de Scipion et d'Hannibal ; ce n'est pas le fait historique glacé qui a une signification, mais plutôt son contenu humain et

psychologique. Ainsi, c'est une mauvaise note et une bonne leçon que donnera plus tard l'homme mûr à ses maîtres, qui ne cherchaient qu'à lui inculquer mécaniquement des règles : que le maître, dit-il dans ses dernières années, « juge du profit que [l'élève] aura fait, non par le témoignage de sa mémoire mais de sa vie [...] Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine, et ne loge rien dans sa tête par simple autorité et à crédit. Les principes d'Aristote ne lui soient principes, non plus que ceux des stoïciens ou épicuriens. Qu'on lui propose cette diversité de jugements : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute [...] Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouve rien, voire il ne cherche rien ». Les bons maîtres furent incapables de donner au garçon obstiné cette éducation libérale, bien que parmi eux on trouvât des humanistes distingués et même renommés. Ainsi, il prendra congé de son école sans gratitude. Il la quitte « sans aucun fruit que je puisse à présent mettre en compte », dira-t-il plus tard.

Si Montaigne n'a guère été satisfait de ses maîtres, ceux-ci quant à eux n'ont pas dû l'être davantage de leur élève. Si en effet on oublie cette résistance intérieure contre tout savoir livresque, scolaire et abstrait, contre cette discipline et cet ordre, c'est une intelligence prompte et souple qui manquait à Montaigne – comme à tant de natures éminentes, en qui l'intensité spirituelle ne s'éveille dans toute sa force qu'après la puberté. Cet esprit, plus tard si vif, si mobile et si curieux, resta durant ses années d'adolescence prisonnier d'une étonnante lourdeur. Une certaine indolence pèse sur lui :

« [...] quoique j'eusse la santé ferme et entière et quant et quant un naturel doux et traitable, j'étais parmi cela si pesant, mol et endormi, qu'on ne me pouvait arracher de l'oisiveté, non pas pour me faire jouer. »

Certes, sa disposition à porter un regard pénétrant sur les choses est déjà là, mais seulement, pour ainsi dire, de façon embryonnaire et intermittente :

« Ce que je voyais, je le voyais bien ; et sous cette complexion lourde nourrissais des imaginations hardies et des opinions au-dessus de mon âge. »

Mais ces moments favorables n'ont qu'un effet intérieur. Les maîtres ne s'en avisent qu'à peine, et Montaigne ne leur reproche en aucun cas de l'avoir sous-estimé ; il donne au contraire sur sa jeunesse un témoignage sans complaisance :

« L'esprit, je l'avais lent, et qui n'allait qu'autant qu'on le menait ;

l'appréhension, tardive ; l'invention, lâche ; et, après tout, un incroyable défaut de mémoire. »

Mais personne ne souffre plus de l'école que l'enfant doué dont, avec la sécheresse de ses méthodes, elle ne sait ni cultiver ni rendre féconds les dons innés. Et si Montaigne est sorti indemne de cette prison de sa jeunesse, c'est seulement parce qu'il a, comme tant d'autres – Balzac l'a si merveilleusement décrit dans *Louis Lambert* – découvert ce qui, en secret, apporte aide et consolation : le livre de poésie à côté du livre d'école. Une fois que, comme Louis Lambert, il a cédé à l'enchantement de la libre lecture, il ne peut plus y mettre un terme. Le jeune Montaigne lit avec enthousiasme les *Métamorphoses* d'Ovide, l'*Énéide* de Virgile, les drames de Plaute dans leur langue originale, qui est sa véritable langue maternelle. Et cette intelligence des œuvres classiques ainsi que sa maîtrise du maniement oral du latin remettent à l'honneur, d'une étrange manière, l'élève médiocre et paresseux. L'un de ses maîtres, Georges Buchanan¹ – qui jouera plus tard un rôle considérable dans l'histoire de l'Écosse – est alors l'auteur de tragédies latines hautement considérées, et Montaigne les joue, ainsi que d'autres pièces de théâtre en latin, au cours de représentations scolaires, avec beaucoup de succès. Il surpasse tous ses condisciples par la faculté de modulation de sa voix et par la maîtrise, acquise très tôt, du latin. À treize ans, cet enfant inéducable a déjà achevé son éducation extérieure ; à partir de maintenant, et pour toute sa vie, Montaigne sera son propre maître et son propre élève.

Après l'école, après le collège, il semble que le jeune homme de treize ans ait joui d'une période de relatif repos dans la maison paternelle, avant d'aller étudier le droit à l'université de Toulouse, ou peut-être à Paris. Toujours est-il qu'il estime lui-même que, à l'âge de vingt ans, son éducation est définitivement terminée :

« Quant à moi, j'estime que nos âmes sont dénouées à vingt ans de ce qu'elles doivent être, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront [...] je tiens pour certain que, depuis cet âge, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé qu'avancé. »

Il ne nous est resté aucun portrait du Montaigne de cette époque,

1. George Buchanan (1506-1582), humaniste et dramaturge écossais ; il fut effectivement l'un des professeurs de Montaigne.

en qui étaient réunies pour la première fois la vivacité et la force. Mais il s'est toujours décrit lui-même avec un tel soin, un tel plaisir et une telle acuité que l'on peut faire confiance à son amour de la vérité et tirer une image satisfaisante de sa physionomie. Montaigne est, comme son père, étonnamment petit, ce qu'il ressent lui-même comme un désavantage et qu'il déplore, car ces quelques pouces au-dessous de la moyenne font d'une part qu'il attire l'attention et d'autre part diminuent sa prestance. Mais il en reste encore assez pour donner fière allure au jeune gentilhomme. Un corps robuste et sain, un visage finement dessiné, à l'ovale étroit, au nez délicat, aux courbes harmonieuses, un front dégagé, des sourcils bien arqués, une bouche charnue dans la petite barbe châtain qui l'assombrit comme dans une intention secrète – telle est l'image que le jeune Montaigne offre au monde. Les yeux, frappants par la force et l'acuité de leur éclat, ne devaient pas avoir encore la légère mélancolie que l'on remarque dans des portraits ultérieurs. À l'en croire, son tempérament, bien qu'il ne fût ni précisément vif ni joyeux, n'en était pas moins calme et équilibré. Pour les vertus aristocratiques, pour le sport et le jeu, il lui manque l'agilité et la vitalité de son père qui, à soixante ans, peut encore sauter par-dessus une table en ne prenant appui que sur ses pouces et monter quatre à quatre, comme un ouragan, les escaliers de son château.

«D'adresse et de disposition, je n'en ai point eu [...] De la musique, ni pour la voix que j'y ai très inapte, ni pour les instruments, on ne m'y a jamais su rien apprendre. À la danse, à la paume, à la lutte, je n'y ai su acquérir qu'une bien fort légère et vulgaire suffisance; à nager, à escrimer, à voltiger et à sauter, nulle du tout. Les mains, je les ai si lourdes que je ne sais pas écrire seulement pour moi : de façon que, ce que j'ai barbouillé, j'aime mieux le refaire que de me donner la peine de le démêler [...] Je ne sais pas clore à droit une lettre, ni ne sus jamais tailler plume, ni trancher à table, qui vaille, ni équiper un cheval de son harnais, ni porter à poing un oiseau et le lâcher, ni parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux.»

Il est plus attiré par la vie de société, et c'est à elle qu'il se consacre, sans négliger les femmes qui, selon ses propres dires, l'ont dès la première heure abondamment attiré. Son imagination très vive lui permet de saisir facilement tous les problèmes. Sans être un jeune fat – il reconnaît que, par une certaine nonchalance, à laquelle le

porte son caractère, il est l'un de ces hommes sur les épaules de qui les riches habits restent sans éclat –, il recherche le commerce et la camaraderie des autres. La discussion est son vrai plaisir, mais la discussion pratiquée en quelque sorte comme une partie de fleuret, et non par humeur querelleuse ou par ressentiment. Son entendement clair, naturellement tempéré, contient toujours le sang chaud du Gascon, qui cependant l'entraîne parfois à des éclats soudains et passionnés. Montaigne, qui s'effraie de toute brutalité, à qui répugne toute grossièreté, se sent «physiquement torturé» à la seule vue des souffrances d'autrui. Le jeune Montaigne, avant d'imaginer et d'apprendre la sagesse, ne possède rien d'autre qu'une sagesse instinctive – aimer la vie et s'aimer soi-même dans cette vie. Rien en lui n'est encore fixé, aucun but n'est en vue, auquel il aspirerait, rien n'annonce un talent qui se manifesterait nettement ou impérieusement. Indécis, ce jeune homme de vingt ans contemple le monde de ses yeux curieux, pour voir ce qu'il peut apporter au monde et ce que le monde peut lui apporter.

IV

La mort de son père, Pierre Eyquem, en 1568, est une date décisive dans la vie de Montaigne. Car jusque-là il avait vécu en compagnie de son père, de sa mère, de son épouse, de ses frères et sœurs dans ce château qu'il nomme avec quelque emphase le «château de lsesl ancêtres», sans avoir à se soucier d'argent, de ménage ou d'affaires. La mort de son père fait de lui un héritier, et même un riche héritier. En tant qu'aîné, le titre lui revient ainsi qu'une rente de dix mille livres, mais aussi la lourde responsabilité de tout le domaine. Sa mère retrouve sa dot, et Montaigne, *major domus*, chef de famille, doit administrer les cent petites affaires et les comptes journaliers, ou du moins les vérifier, lui qui n'accepte que de mauvaise grâce la responsabilité de ses propres faits et gestes. Et rien ne répugne plus au tempérament de Montaigne qu'une occupation régulière, qui exige sens du devoir, persévérance, ténacité, attention, c'est-à-dire des qualités méthodiques par excellence. Il avoue sans fard s'être peu soucié du ménage, jusqu'au milieu de sa vie. Lui qui

possède des biens, des bois, des prairies et des vignes, reconnaît sans détours : «[Je] ne sais la différence de l'un grain à l'autre, ni en la terre, ni au grenier, si elle n'est pas trop apparente; ni à peine celle d'entre les choux et les laitues de mon jardin. Je n'entends pas seulement les noms des premiers outils du ménage, ni les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants savent; [...] il n'y a pas un mois qu'on ne me surprit ignorant de quoi le levain servait à faire du pain, et que c'était que faire cuver son vin.» Mais ce nouveau propriétaire est aussi incapable de manier une bêche ou une pelle que d'administrer ses biens : «[...] je n'ai su gagner sur moi de voir ni titres, ni mes principales affaires, qui ont nécessairement à passer par ma science et par mon soin. Ce n'est pas un mépris philosophique des choses transitoires et mondaines; je n'ai pas le goût si épuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent; mais certes c'est paresse et négligence inexcusable et puérole. Que ne ferais-je plutôt que de lire un contrat!»

En soi, son héritage lui est bienvenu, car il aime cette fortune qui lui assure son indépendance intérieure. Mais il souhaiterait en jouir sans avoir à s'en soucier : «Je me dérobe aux occasions de me fâcher et me détourne de la connaissance des choses qui vont mal.» À peine une fille lui est-elle née qu'il rêve déjà d'un gendre pour le soulager de tout ce travail et de tous ces soucis. Il souhaiterait administrer ses biens comme il voudrait faire de la politique, et tout sur terre : à l'occasion, quand il en a envie, et de loin, sans s'engager lui-même. Il reconnaît que la possession est un cadeau trompeur qui doit être défendu jour après jour, heure après heure : «Cratès [...] se jeta en la franchise de la pauvreté pour se défaire des indignités et cures de la maison. Cela ne ferais-je pas (je hais la pauvreté à pair de la douleur), mais oui bien changer cette sorte de vie à une autre moins brave et moins affaireuse.»

Pour porter plus facilement cette charge dorée qui pèse sur ses épaules, Montaigne décide d'en abandonner une autre. L'ambition de son père l'a poussé dans la vie publique. Pendant environ quinze ans, il a été assesseur à la Chambre basse du Parlement, et il n'est pas allé plus loin dans sa carrière. Maintenant que son père est mort, il interroge le destin. Après avoir été tout ce temps dixième assesseur de la Chambre des Enquêtes, il s'inscrit comme candidat pour être promu à la Grande Chambre. Mais, le 14 novembre 1569, la Chambre décide de ne pas l'accepter, sous le prétexte que son beau-père en

est le président et son beau-frère l'un des conseillers. Cette décision lui est défavorable, mais, en un sens plus élevé, elle lui est favorable, car Montaigne y trouve une raison, ou un prétexte, pour dire adieu au service public. Il résigne sa charge, ou plutôt il la vend, et, à partir de ce jour, il ne sert plus sa cité qu'à sa manière : en certaines occasions et quand une tâche particulière l'attire. Il est difficile de savoir si de secrètes raisons ne l'ont pas aussi déterminé à se retirer dans sa vie privée. Toujours est-il que Montaigne doit avoir senti qu'il lui fallait prendre une décision sur l'heure, alors qu'il n'aime pas décider. L'atmosphère publique est à nouveau empoisonnée. Une fois de plus, les protestants ont pris les armes, et la nuit de la Saint-Barthélemy approche. Comme son ami La Boétie, Montaigne n'a conçu son activité politique que comme une action dans le sens de la conciliation et de la tolérance. Sa nature fait de lui le médiateur né entre les partis, et sa véritable action dans sa vie publique a toujours consisté à négocier de secrètes conciliations. Mais ce temps-là est à présent révolu. Il faut faire un choix. La France doit devenir huguenote ou bien catholique. Les années qui viennent imposeront d'énormes responsabilités à qui s'occupe du destin de son pays, et Montaigne est l'ennemi juré de toute responsabilité. Il veut échapper aux décisions. Sage dans une époque de fanatisme, il cherche la retraite et la fuite.

En sa trente-huitième année, Montaigne se retire. Il ne veut plus servir personne d'autre que lui-même. Il est las de la politique, de la vie publique et des affaires. C'est un moment de désillusion. Par son prestige social, par sa position dans la vie, il est inférieur à son père. Il a été un moins bon fonctionnaire, un moins bon époux, un moins bon administrateur. Qu'est-il en vérité? Il a l'impression que sa vie, jusqu'à présent, a été fausse; il veut maintenant vraiment vivre, réfléchir et méditer. Et c'est dans les livres qu'il espère trouver la solution au problème «de la vie et de la mort».

Et, pour se couper en quelque sorte tout chemin de retour au monde, il fait graver cette inscription latine au mur de sa bibliothèque : «L'an du Christ 1571, à l'âge de trente-huit ans, la veille des calendes de mars, anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, dégoûté depuis longtemps de l'esclavage de la Cour et des charges publiques, se sentant encore en pleine vigueur, vint se reposer sur le sein des doctes vierges, dans le calme et la sécurité; il y franchira les jours qui lui restent à vivre. Espérant que le destin

lui permettra d'activer la construction de cette habitation, douces retraites paternelles, il l'a consacrée à sa liberté, à sa tranquillité et à ses loisirs.»

Cet adieu doit pour lui être plus qu'un adieu à ses charges. C'est un refus du monde extérieur. Jusqu'à présent, il a vécu pour les autres, maintenant il veut vivre pour lui-même. Jusqu'à présent, il a fait ce que sa charge, la Cour, son père exigeaient de lui; maintenant il ne veut plus faire que ce qui lui procure du plaisir. Quand il voulait aider, il ne pouvait rien faire; quand il voulait conseiller, on négligeait ses conseils; quand il aspirait à quelque chose, on lui barrait le chemin. Il a accumulé des expériences, maintenant il veut leur trouver un sens et aller à l'essentiel. Michel de Montaigne a vécu trente-huit ans; maintenant Michel de Montaigne veut savoir qui est donc ce Michel de Montaigne.

Mais même cette retraite dans sa propre maison, dans sa vie privée, ne suffit pas à Montaigne. Certes, la maison lui appartient en droit et par héritage, mais il a le sentiment d'appartenir en vérité plus à la maison qu'à lui-même. Il y a sa femme, sa mère, ses enfants qui n'ont pas une extrême importance à ses yeux – à un étrange passage, il avoue ne pas savoir précisément combien de ses enfants sont morts –, il y a aussi les domestiques, les fermiers, les paysans, et il faut penser à tout cela. La famille ne vit pas toujours en paix; la maison est pleine, et il veut être seul. Tout cela le rebute, le dérange, lui cause du désagrément, et il pense comme son modèle La Boétie, dont il loue comme une vertu d'avoir tout du long de sa vie croupi, méprisé «*ès cendres de son foyer domestique*». Montaigne n'a pas renoncé au service public pour affronter à présent, et jour après jour, les petits soucis d'un père de famille. Il veut rendre à César ce qui est à César, mais pas une miette de plus. Il veut lire, penser, jouir; il ne veut pas qu'on l'occupe, mais il veut au contraire s'occuper lui-même. Ce que Montaigne recherche, c'est son moi intérieur, qui ne peut être soumis à l'État, ni à la famille, ni au temps, ni aux circonstances, ni à l'argent, ni à la propriété; ce moi intérieur, que Goethe appelle sa «*citadelle*» et dont il interdit l'accès à quiconque.

Le chemin qui l'a mené des charges publiques dans sa maison n'était qu'une première retraite; maintenant il s'éloigne de la famille,

des soucis que lui cause son domaine, des affaires, pour se retirer encore une fois dans sa citadelle.

Cette citadelle, qui pour Goethe n'est que symbolique, Michel de Montaigne l'érige et la construit vraiment avec des pierres, une serrure et un verrou. Aujourd'hui, il est difficile d'imaginer l'aspect qu'avait jadis le château de Montaigne; dans le passé, il fut transformé à plusieurs reprises et, en 1882, un incendie a totalement détruit l'édifice, à l'exception heureusement de cette «*citadelle*» de Michel de Montaigne, sa fameuse tour.

Quand Michel de Montaigne prend possession de la maison, il trouve une haute tour, ronde et massive, que son père a, semble-t-il, aménagée à des fins défensives. Au rez-de-chaussée se trouve une petite chapelle, où une fresque à demi effacée représente saint Michel terrassant le dragon. Un étroit escalier en colimaçon conduit à une pièce ronde au premier étage et, parce qu'elle est à l'écart, Montaigne choisit d'en faire sa chambre à coucher. Mais c'est l'étage supérieur, jusqu'alors «*le lieu le plus inutile de ma maison*», une sorte de débarras, qui devient pour lui la pièce la plus importante. Il choisit d'en faire un lieu de méditation. De là, il peut apercevoir son château et ses champs. Lorsque la curiosité le prend, il peut voir ce qui s'y passe, et tout surveiller. Mais personne ne peut le surveiller, personne ne peut troubler sa solitude. La pièce est assez grande pour qu'il puisse y aller de long en large, et Montaigne dit ne pouvoir bien penser que lorsque son corps est en mouvement. Il y fait installer la bibliothèque qu'il a héritée de La Boétie, et la sienne propre. Aux poutres du plafond, il fait peindre cinquante-quatre maximes latines, de telle sorte qu'il trouve quelque mot apaisant et sage, lorsqu'il laisse errer son regard. Seule la dernière est en français, c'est le célèbre : «*Que sais-je?*». À côté se trouve aussi un petit cabinet pour l'hiver, qu'il faut décorer de quelques peintures, qui seront ensuite recouvertes par d'autres parce qu'elles semblaient un peu trop frivoles au goût des générations suivantes.

Cette solitude tout entourée d'inscriptions a quelque chose de pompeux, d'affecté. On a l'impression que Montaigne veut par là s'imposer à lui-même une discipline, la discipline de la solitude. Comme il ne se soumet pas, tel un ermite, à une règle religieuse, à un serment, il tâche de se contenir et de se contraindre lui-même.

Peut-être ne le sait-il pas, mais c'est là une volonté intérieure qui le pousse. Ce repli sur soi est comme un départ. Maintenant qu'il a cessé de vivre dans le monde extérieur, commence une vie d'oisiveté créatrice. C'est ici, dans sa tour, que Montaigne devient Montaigne.

V

LA DÉCENNIE CRÉATRICE

La suprême félicité du penseur
Est d'avoir exploré l'explorable
Et de vénérer sereinement l'inexplorable.

GOETHE.

C'est dans cette tour que, pendant les dix années qui suivent, Michel de Montaigne passe le plus clair de son temps. Qu'il monte les quelques marches de l'escalier, et il n'entend plus les bruits et les conversations de la maison, il oublie les affaires qui l'incommodent tant. Car «j'ai l'esprit tendre et facile à prendre l'essor; quand il est empêché à part soi, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine». S'il regarde par la fenêtre, il voit à ses pieds son jardin, sa ferme et, à l'intérieur, sa maisonnée. Mais autour de lui, dans la pièce ronde, il n'y a rien d'autre que ses livres. Il en a hérité une grande partie de La Boétie, et il s'est acheté les autres. Ce n'est pas qu'il lise toute la journée; la seule conscience de leur présence le rend heureux :

«J'en jouis, comme les avaricieux des trésors, pour savoir que j'en jouirai quand il me plaira; mon âme se rassasie et contente de ce droit de possession. Je ne voyage sans livres, ni en paix, ni en guerre. Toutefois il se passera plusieurs jours, et des mois, sans que je les emploie : ce sera tantôt, fais-je, ou demain, ou quand il me plaira [...] C'est la meilleure munition que j'aie trouvée à cet humain voyage.»

Les livres ne sont pas pour lui comme les hommes, qui l'importunent et l'accablent de leur bavardage, et dont on a du mal à se débarrasser. Lorsqu'on ne les appelle pas, ils ne viennent pas; il peut prendre en main celui-ci, ou celui-là, selon son humeur :

«C'est là mon siège. J'essaie à m'en rendre la domination pure.»

Les livres donnent leur avis, et lui répond par le sien. Ils expriment leurs pensées et suscitent chez lui d'autres pensées. Ils ne l'incommodent pas quand il se tait, ils ne parlent que quand il les interroge. C'est ici son empire. Ils servent son plaisir.

Montaigne a incomparablement dit comment il lit et ce qu'il aime lire. Envers les livres comme envers toute chose, il garde sa liberté. Ici aussi, il ne se reconnaît aucun devoir. Il veut lire et apprendre, mais seulement tant que cela lui plaît, et seulement quand cela lui fait plaisir. Jeune homme, il a lu «pour l'ostentation», dit-il, pour faire étalage de ses connaissances; plus tard, pour acquérir un peu plus de sagesse, et maintenant ce n'est que pour son plaisir, jamais pour en tirer un avantage. Si un livre l'ennuie, il en ouvre un autre, si un livre lui paraît trop difficile : «Les difficultés, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles; je les laisse là, après leur avoir fait une charge ou deux. Si je m'y plantais, je m'y perdrais, et le temps : car j'ai un esprit primesautier. Ce que je ne vois de la première charge, je le vois moins en m'y obtenant. Je ne fais rien sans gaieté, et la contention trop ferme éblouit mon jugement, l'attriste et le lasse. Ma vue s'y confond et s'y dissipe.» Quand la lecture le fatigue, ce lecteur indolent abandonne le livre : «Il ne faut pas grande entreprise pour m'y mettre, et les quitte où il me plaît.» Il ne s'est pas installé dans sa tour pour y devenir un érudit scolastique, il attend des livres qu'ils l'incitent à réfléchir et que cette incitation l'instruise. Il exécute tout esprit de système, tout ce qui tend à lui imposer une opinion étrangère, un savoir étranger. Tout ce qui relève du manuel d'instruction lui répugne : «Je demande en général les livres qui usent des sciences, non ceux qui les dressent.» Il est certes un lecteur nonchalant, un amateur de lecture, mais il n'y eut jamais, en son temps ou en tout autre, ni meilleur lecteur, ni plus perspicace.

De façon générale, il a deux prédilections : il aime la pure poésie, bien qu'il n'ait aucun don pour elle, et concède que ses essais en vers latins n'ont toujours été que des pastiches du dernier auteur qu'il avait lu. Il admire là l'art de la langue. Mais il est tout aussi charmé par la simple poésie populaire. C'est seulement ce qui se tient entre les deux, ce qui n'est que littérature, et non pure poésie, qui le laisse insensible.

S'il aime ainsi les œuvres d'imagination, les faits concrets le séduisent aussi, et c'est pourquoi l'histoire reste le « gibier » qui l'attire. Et ici, tout à fait comme nous, il aime les extrêmes : « J'aime les historiens ou fort simples ou excellents. » Il aime des chroniqueurs comme Froissart, qui n'apportent que la trame nue de l'histoire, et d'un autre côté les historiens « bien excellents » qui, avec un réel talent de psychologue, démêlent le vrai du faux dans cette matière première – « mais certes cela n'appartient à guère de gens ». C'est pourquoi, dit-il, « ceux qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuse plus aux conseils qu'aux événements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceux-là me sont plus propres. Voilà pourquoi, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque ».

Les autres, « ceux d'entre-deux », ceux qui ne sont ni artistes ni naïfs, « ceux-là nous gâtent tout ; ils veulent nous mâcher les morceaux ; ils se donnent loi de juger, et par conséquent d'incliner l'Histoire à leur fantaisie ». Il aime le monde poétique des images et des symboles, et le monde concret de la prose, l'art le plus élevé ou son absence totale, le poète ou le simple chroniqueur. Comme le dit Verlaine : « Et le reste est littérature. »

Le grand avantage que Montaigne loue dans les livres est que la lecture, dans sa diversité, aiguise sa faculté de jugement. Elle le pousse à répondre, à donner son propre avis. Et c'est pourquoi Montaigne s'habitue à annoter les livres, à en souligner des passages et à inscrire, à la fin, la date à laquelle il les a lus, ou l'impression qu'ils lui ont faite à ce moment-là. Ce n'est pas l'art du critique, ce n'est pas encore l'art de l'écrivain, ce n'est qu'un dialogue la plume à la main ; au début, il est bien éloigné de vouloir composer quelque ensemble. Mais peu à peu la solitude de son cabinet commence à agir sur lui ; les voix muettes des livres exigent une réponse toujours plus pressante, et, afin de maîtriser le cours de ses pensées, il essaie d'en fixer quelques-unes par écrit. C'est ainsi que cette lecture nonchalante finit par devenir une activité. Il ne l'a pas recherchée, c'est elle qui l'a trouvé.

« Dernièrement que je me retirai chez moi, délibéré autant que je pourrai ne me mêler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie, il me semblait ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oisiveté s'entretenir soi-même et s'arrêter et rasseoir en soi, ce que j'espérais qu'il pût meshuy faire plus aisément, devenu avec le temps plus

pesant et plus mûr. Mais je trouve que au rebours, faisant le cheval échappé, il se donne cent fois plus d'affaire à soi-même qu'il n'en prenait pour autrui ; et m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rôle, espérant avec le temps lui en faire honte à lui-même », « l'âme qui n'a point de but établi, elle se perd ; car, comme on dit, c'est n'être en aucun lieu que d'être partout », « nul vent fait pour celui qui n'a point de port destiné ».

Les pensées traversent son esprit ; il les note librement, car le châtelain de Montaigne ne songe pas le moins du monde à faire imprimer ces petits « essais » :

« Semant ici un mot, ici un autre, échantillons dépris de leur pièce, écartés sans dessein et sans promesse, je ne suis pas tenu d'en faire bon, ni de m'y tenir moi-même, sans varier quand il me plaît ; et me rendre au doute et incertitude, et à ma maîtresse forme, qui est l'ignorance. »

Il ne se sent pas tenu à l'expression exacte d'un érudit, originale d'un écrivain, ou sublime d'un poète. Il n'a nullement la présomption des philosophes professionnels, d'avoir eu ces pensées avant tout autre. Aussi n'a-t-il pas le moindre scrupule à ajouter ici et là une phrase qu'il vient de lire dans Cicéron ou dans Sénèque : « Car je fais dire aux autres ce que je ne puis si bien dire, tantôt par faiblesse de mon langage, tantôt par faiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les pèse. »

Volontairement, il omet de donner les noms des auteurs. Mais il avoue tout cela de bon cœur : il se réjouit de pouvoir dérober quelque chose, de le changer et de le déguiser, pourvu qu'il parvienne ainsi à quelque chose de nouveau, de pertinent. Il ne se sent que « réfléchisseur », non pas écrivain, et il ne prend pas trop au sérieux ce qu'il gribouille : « Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoi je me veuille rompre la tête, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit. »

Dans son aspiration à la liberté, Montaigne répète sans cesse qu'il n'est pas un philosophe, ni un écrivain, ni un artiste accompli. Ce qu'il dit, ce qu'il cite, ne doit pas servir d'exemple, d'autorité ou de modèle :

« Mes ouvrages, il s'en faut tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que je les retâte, autant de fois je m'en dépîte. »

S'il y avait une loi contre les plumitifs inutiles et indolents, comme contre les vagabonds et les fainéants, dit-il, alors il faudrait le bannir du royaume, lui et cent autres. Il insiste, non sans une certaine vanité, sur le fait qu'il écrit mal, qu'il est négligent, qu'il sait peu de grammaire, qu'il n'a pas de mémoire et qu'il est totalement incapable d'exprimer ce qu'il veut dire vraiment : « J'ai mis tous mes efforts à former ma vie. Voilà mon métier et mon ouvrage. Je suis moins faiseur de livres que de nulle autre besogne. »

Un faux écrivain, un seigneur distingué qui ne sait pas au juste ce qu'il doit faire de son temps, et qui, pour cette raison, note parfois quelques réflexions sans forme : c'est sous ces traits que Montaigne ne se lasse pas de se peindre lui-même. Et ce portrait correspond bien aux premières années, au cours desquelles apparaissent les *Essais* sous leur première forme. Mais il faut alors se demander pourquoi le Seigneur de Montaigne se décide, en 1580, à faire imprimer à Bordeaux ces *Essais* en deux volumes. Sans le savoir, en publiant son œuvre, Montaigne est devenu un écrivain.

Tout public est un miroir ; chaque homme se découvre un autre visage quand il se sait observé. À peine les deux premiers volumes ont-ils paru que Montaigne commence *de facto* à écrire pour les autres, et non plus seulement pour lui-même. Il commence à refondre les *Essais*, à leur donner plus d'ampleur ; en 1588, un troisième volume s'ajoute aux deux premiers, et le fameux exemplaire de Bordeaux, annoté pour une nouvelle édition, montre de quelle façon il a poli chaque expression, modifié même la ponctuation, jusqu'au jour de sa mort. Les éditions tardives contiennent d'innombrables ajouts. Elles sont remplies de citations : Montaigne croit devoir montrer qu'il a beaucoup lu, et il se met toujours plus en avant. Alors qu'auparavant il n'était préoccupé que d'apprendre à se connaître, maintenant le monde doit découvrir qui a été Montaigne. Il donne dans son œuvre un portrait de lui-même, tracé, à part certains détails, avec une merveilleuse fidélité.

Mais, de façon générale, il est pourtant vrai que la première version des *Essais*, qui en dit moins sur sa personne, en dit plus en fait. C'est là qu'est le véritable Montaigne, Montaigne dans sa tour, l'homme

qui se cherche. Il y a en elle plus de liberté, plus de sincérité. Mais même le plus sage n'échappe pas à la tentation, même l'homme le plus libre subit des contraintes.

VI

Montaigne se plaint inlassablement de sa mauvaise mémoire. Il voit en elle – en même temps qu'en une certaine paresse – la véritable faiblesse de son être. Son entendement, sa force de perception sont extraordinaires. Ce qu'il voit, ce qu'il conçoit, ce qu'il observe, ce qu'il reconnaît, il le saisit avec l'œil rapide du faucon. Mais il est ensuite trop nonchalant, comme il se le reproche sans cesse, pour ordonner ces connaissances de manière systématique, pour les développer avec logique et, à peine l'a-t-il saisie, chaque pensée se perd, s'oublie à nouveau. Il ignore quels livres il a lus, il n'a pas la mémoire des dates, il ne se souvient pas des événements essentiels de sa vie. Comme un fleuve, tout glisse sur lui et ne dépose rien, pas de conviction profonde, pas d'opinion solide, rien de fixe, rien de stable.

Cette faiblesse, dont Montaigne se plaint tant, fait en vérité sa force. Ne rester immobile devant rien le contraint à aller toujours plus loin. Rien n'est jamais achevé pour lui. Il ne se repose pas sur ses expériences passées, il ne se constitue pas un capital, mais, au contraire, son esprit doit toujours l'acquérir. Ainsi sa vie devient-elle une opération permanente de renouvellement : « À chaque instant nous recommençons à vivre. » Les vérités qu'il trouve n'en sont plus l'année suivante, et souvent dès le mois suivant. Il doit chercher encore. Ainsi naissent beaucoup de contradictions. Tantôt il semble épicurien, tantôt stoïcien, tantôt sceptique. Il est à la fois tout et rien, toujours autre et toujours identique, le Montaigne de 1550, 1560, 1570, 1580, le Montaigne d'hier encore.

C'est la recherche qui constitue le plaisir particulier de Montaigne, non la découverte. Il n'est pas de ces philosophes qui cherchent la pierre philosophale, la formule opératoire. Il ne veut pas de dogme, pas de précepte, et craint en permanence les affirmations définitives : « Ne rien affirmer audacieusement, ne rien nier à la légère. » Il n'a

pas de but précis. Chaque chemin est le bon pour sa «pensée vagabonde*». Il n'est rien moins qu'un philosophe, sinon comme l'a été celui qu'il préfère à tous, Socrate, parce qu'il n'a rien laissé, ni dogme, ni enseignement, ni loi, ni système, rien qu'un exemple : l'homme qui se cherche en tout et qui cherche tout en soi.

Peut-être devons-nous le meilleur de Montaigne à son inépuisable soif de recherche, à sa curiosité, à sa mauvaise mémoire, et leur devons-nous aussi l'écrivain. Montaigne sait qu'il oublie les pensées qu'il lit dans un livre, et même celles qu'un livre a fait naître en lui. Pour retenir ses «songes*», ses «rêveries*» qui, sinon, s'engloutiraient l'une après l'autre, il n'a qu'un moyen : les fixer, dans la marge d'un livre ou sur la dernière page. Puis, peu à peu, des feuilles séparées, fruit du hasard, composent une «marqueterie mal jointe», comme il la nomme lui-même. Ce sont d'abord des notes, des points de repère, à peine plus ; c'est seulement peu à peu qu'il tente d'établir un certain lien entre eux. Il s'y efforce, avec le sentiment qu'il ne mènera pas cette entreprise à bonne fin ; la plupart du temps, il écrit d'un jet, et c'est pour cela que ses phrases gardent un caractère spontané.

Mais il est toujours convaincu qu'elles n'expriment pas la vérité. Écrire, noter, n'est pour lui qu'un sous-produit, un dérivé – on est presque tenté de dire méchamment que c'est le sable dans son urine, la perle dans l'huître. Le produit principal est la vie, dont elles ne sont que les éclats et les déchets : «Mon métier et mon art, c'est vivre.» Elles sont en quelque sorte ce qu'une photographie est à une œuvre d'art, rien de plus. L'écrivain en lui n'est que l'ombre de l'homme, alors qu'il nous arrive mille fois d'être étonnés de voir des hommes dont l'art d'écrire est si grand, et l'art de vivre si petit.

Il écrit – il n'est pas un écrivain. Écrire n'est pour lui qu'un substitut. La recherche de mots nouveaux lui semble «ambition puérile». Ses phrases doivent ressembler à la langue parlée, elles doivent être sur le papier aussi limpides et aussi simples qu'elles sortent de la bouche, juteuses, nerveuses, courtes, et non pas maniérées et affectées. Elles ne doivent être ni pédantes, ni «fratesques», mais bien plutôt «soldatesques».

Parce que chacun de ces *Essais* est né au hasard d'une humeur, d'une lecture, d'une conversation, d'une anecdote, ils semblent être tout d'abord simplement juxtaposés, et c'est ainsi que Montaigne lui-même les a conçus. Il n'a jamais tenté de les ordonner, de les réunir. Mais, peu à peu, il découvre que tous ces *Essais* ont pourtant

quelque chose en commun, un rapport entre eux, un centre, une direction. Il est un point d'où ils partent et auquel ils ramènent, et c'est toujours le même : le moi. D'abord, il semble courir après des papillons, ou après son ombre sur le mur ; puis, peu à peu, il prend conscience qu'il cherche quelque chose de précis : soi-même, qu'il réfléchit sur sa propre vie, sous toutes ses formes, pour bien vivre – mais bien vivre pour lui seul. Ce qu'il a pris pour une humeur oisive dévoile sa signification. Quoi qu'il décrive, il ne fait à la vérité que décrire les réactions de son moi à ceci ou à cela. Les *Essais* ont un seul objet, et c'est le même que celui de sa vie : le «moi*» ou, bien plutôt, «mon essence*».

Il se découvre en lui-même un devoir, car «l'âme qui n'a point de but établi, elle se perd». Il s'est fixé comme tâche d'être sincère avec lui-même, et il note cette définition de la sagesse, qu'il a trouvée chez Pindare : «L'être véritable est le commencement d'une grande vertu.» À peine a-t-il découvert cela que l'activité qu'il pratiquait presque par jeu, son «amusement*», prend un sens nouveau. Il devient le psychologue de lui-même. Qui suis-je ? se demande-t-il. Trois ou quatre hommes seulement se sont posé cette question avant lui. Il s'effraie du devoir qu'il s'est fixé. Il découvre d'abord qu'il est difficile de dire qui l'on est. Il tente de se regarder de l'extérieur, de se voir «comme un autre». Il s'épie, il s'observe, il s'étudie et devient, comme il l'écrit, «ma métaphysique, ma physique». Il ne se quitte pas du regard, et dit que depuis des années rien de ce qu'il a fait ne lui a échappé : «Je n'ai guère de mouvement qui se cache et dérobe à ma raison.» Il n'est plus seul, il devient double. Et il découvre que cet «amusement*» est sans fin, que son moi évolue constamment, qu'il roule par vagues, «ondulant*», que le Montaigne d'aujourd'hui est différent du Montaigne d'hier. Et il constate ainsi que l'on ne peut développer que des phases, des états, des détails.

Mais chaque détail a son importance ; c'est précisément un petit geste fugitif qui a plus d'importance qu'une attitude figée. Il s'analyse au ralenti, il décompose l'unité apparente en une somme de mouvements et de changements. Ainsi n'en a-t-il jamais fini avec lui-même, ainsi reste-t-il éternellement en quête. Mais, pour se comprendre, il ne suffit pas de se regarder. Car on ne connaît pas le monde, à regarder toujours son nombril. C'est pourquoi il lit l'histoire et étudie la philosophie, non pour en retirer des leçons ou

des préceptes, mais pour voir comment d'autres hommes ont œuvré, afin de comparer son moi avec d'autres.

Il étudie «les riches âmes du temps passé» pour se comparer à elles. Il étudie les vertus, les vices, les erreurs et les mérites, la sagesse et la puérilité des autres. L'histoire est son grand manuel d'instruction, car, dit-il, c'est dans ses actions que l'homme se révèle.

Ainsi, à vrai dire, ce n'est pas seulement le moi que cherche Montaigne, c'est aussi l'humain. Il aperçoit clairement ce qui en chaque homme est commun à tous, et ce qui est unique : la personnalité, une «essence», un mélange incomparable à tous les autres, qui est déjà formé à l'âge de vingt ans. Et, à côté de cela, se trouve l'humain en général, ce en quoi tous se ressemblent, tous ces êtres fragiles, limités, soumis aux grandes lois, limités au temps qui va de la naissance à la mort. Il cherche ainsi dans deux directions. Il cherche le moi unique, particulier, le «moi Montaigne», qu'il ne ressent pas comme particulièrement extraordinaire ni particulièrement intéressant, mais qui reste quand même incomparable et que, obscurément, il veut conserver pour le monde. Il cherche en «nous» le «moi» qui veut se manifester à sa propre façon et reste ce qui nous est commun à tous.

Comme Goethe cherche la plante originelle, il cherche l'homme originel, l'homme total, la forme pure dans laquelle rien n'est encore fixé, qui n'est pas altérée par les préjugés et les facilités, par les mœurs et les lois. Ce n'est pas un hasard s'il est tellement fasciné par ces Brésiliens qu'il rencontre à Rouen, et qui ne reconnaissent ni Dieu, ni chef, ni religion, ni mœurs, ni morale. Il voit en eux une image de l'homme non altéré, non corrompu, la page vierge d'une part, et d'autre part le témoignage que chaque homme y inscrit pour l'éternité. Ce que dit Goethe dans ses *Paroles éternelles* sur la personnalité, il pourrait le dire lui-même :

Le jour où tu fus donné au monde,
Les planètes saluèrent le soleil suivant un certain ordre,
Et aussitôt, tu ne cessas de croître
Selon la loi qui présida à ton apparition.
Tu ne peux pas être autre, tu n'échappes pas à toi-même,
C'est ce que disaient déjà les sibylles, les prophètes,
Et jamais le temps ni aucune autre force ne peut rompre
La force empreinte qui se développe en vivant.

C'est cette recherche de soi-même, cette étude qui toujours part du moi pour revenir au moi que l'on a appelée l'égoïsme de Montaigne, et Pascal en particulier y a vu de l'orgueil, de la complaisance envers soi-même, et même un péché, le défaut originel de Montaigne. Mais l'attitude de Montaigne ne signifie pas qu'il se détourne des autres, qu'il s'exhibe comme Jean-Jacques Rousseau. Rien ne lui est plus étranger que la complaisance envers soi-même, l'extase devant soi. Il n'est ni un anachorète ni un ermite, il ne se cherche pas pour se montrer, pour faire étalage de soi-même. Lorsqu'il dit qu'il s'analyse sans cesse, il met aussi l'accent sur le fait qu'il se corrige sans cesse. Il agit selon la volonté de sa nature. Et, lorsqu'il commet une faute, il est prêt à l'admettre. S'il est vrai qu'il y a de l'arrogance à importuner les hommes avec soi-même, alors il ne renie pas cette qualité parce qu'il la possède, même si elle devait être «maladive» : «Et ne dois cacher cette faute que j'ai non seulement en usage, mais en profession.» Bien plus qu'un sujet d'orgueil, c'est sa fonction, son talent, et aussi sa joie. Le regard qu'il jette sur lui-même ne l'a pas rendu étranger au monde. Il n'est ni Diogène qui se cache dans son tonneau, ni Rousseau qui se jette dans la folie monomaniaque de la persécution. Cela ne le rend pas amer, ni ne doit l'éloigner du monde qu'il aime : «J'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer.» D'avoir cultivé son moi ne l'a pas rendu solitaire, mais au contraire lui a apporté des milliers d'amis. Celui qui peint sa propre vie vit pour tous les hommes, celui qui exprime son temps le fait pour tous les temps.

C'est vrai, Montaigne n'a pas fait autre chose sa vie durant que de s'interroger : comment est-ce que je vis? Mais la réconfortante merveille chez lui est qu'il n'a jamais essayé de transformer cette question en un impératif, ce «Comment est-ce que je vis?» en un «C'est ainsi que tu dois vivre!» Cet homme, qui fit graver sur une médaille la maxime qu'il avait choisie : «Que sais-je?», n'a rien plus exécré que les affirmations péremptoires. Il n'a jamais cherché à conseiller aux autres ce qu'il ne savait pas précisément lui-même : «Ce n'est pas ici ma doctrine, c'est mon étude; et n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne.» Qu'un autre en tire quelque avantage, il n'y voit aucun inconvénient. Mais si ce qu'il dit est folie, erreur, personne ne doit en subir un dommage : «Et si je fais le fol, c'est à mes dépens et sans l'intérêt de personne. Car c'est une folie qui meurt en moi, qui n'a point de suite.»

Ce qu'il a cherché, il l'a cherché pour soi. Ce qu'il a trouvé vaut pour tout autre dans la mesure exacte qu'il pourra ou voudra en prendre. Ce qui a été pensé dans la liberté ne peut jamais entraver la liberté d'autrui.

VII

LA DÉFENSE DE LA CITADELLE

Dans toutes les œuvres de Montaigne, je n'ai trouvé qu'une seule formule, une seule affirmation tranchée : « La plus grande chose au monde est de savoir être à soi ». Ni une position dans le monde, ni les privilèges du sang ou du talent ne font la noblesse de l'homme, mais le degré jusqu'où il parvient à préserver sa personnalité et à vivre sa propre vie. Voilà pourquoi la conservation de soi est pour lui l'art le plus élevé entre tous : « Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous fait libres », et personne ne l'a mieux pratiqué. Cela semble d'un certain point de vue une aspiration bien pauvre, car rien, apparemment, ne semblerait plus naturel à l'homme que d'être enclin à rester soi-même, à mener une vie « suivant sa disposition naturelle ». Mais, à la vérité, lorsqu'on y regarde de plus près, qu'y a-t-il de plus difficile ?

Pour être libre, il faut ne se sentir ni dette ni lien, et nous sommes liés à l'État, à la communauté, à la famille ; nos pensées sont sujettes à la langue que nous parlons, l'homme isolé, absolument libre, est un fantôme. Il est impossible de vivre dans le vide. Consciemment ou inconsciemment, notre éducation nous rend esclaves des mœurs, de la religion et nous impose une vision du monde ; c'est l'air du temps que nous respirons.

Il est impossible de se libérer de tout cela, Montaigne le sait bien, lui qui, dans sa vie, a accompli ses devoirs envers l'État, la famille, la société, qui est resté, au moins extérieurement, fidèle à la religion et qui s'est plié aux usages consacrés. Montaigne ne recherche, pour lui-même, rien d'autre que de tracer une frontière. Nous ne devons pas nous donner, nous ne devons que nous « prêter ». Il nous faut « ménager la liberté de notre âme et ne l'hypothéquer qu'aux occasions

justes ». Nous n'avons pas besoin de nous écarter du monde, de nous enfermer dans une cellule. Mais nous devons faire une distinction : nous pouvons aimer ceci ou cela, mais ne pas nous « unir en mariage », si ce n'est avec nous-même. Montaigne ne rejette pas tout ce que nous devons aux passions et aux convoitises. Au contraire, il nous conseille toujours de jouir autant qu'il est possible, car il est homme d'ici-bas, qui ne connaît pas de limites : celui que passionne la politique doit faire de la politique, qui aime les livres doit lire des livres, qui aime la chasse doit chasser, qui aime sa maison, son sol, sa terre, son argent, qui aime les choses doit se consacrer à elles. Mais le plus important pour lui est ceci : on doit prendre autant qu'il plaît, et ne pas se laisser prendre par les choses. « Au ménage, à l'étude, à la chasse et tout autre exercice, il faut donner jusques aux dernières limites du plaisir, et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mêler parmi. » Il ne faut pas se laisser pousser par le sentiment du devoir, par la passion ou par l'ambition, plus loin que l'on ne veut vraiment aller, il faut peser sans relâche la valeur des choses, et ne pas les surestimer ; il faut s'arrêter quand s'arrête le plaisir. Il faut garder son esprit lucide, ne pas s'engager et devenir esclave, il faut être libre.

Mais Montaigne, en aucun cas, ne donne de règles. Il ne donne qu'un exemple, le sien : comment il essaie toujours de se libérer de tout ce qui le retient, le gêne et l'entrave. On pourrait tenter d'en dresser une liste :

être libre de la vanité et de l'orgueil, ce qui est sans doute le plus difficile,

se garder de la présomption,

être libre de la crainte et de l'espoir, de la croyance et de la superstition, libre des convictions et des partis,

être libre des habitudes : « L'usage nous dérobe le vrai visage des choses »,

être libre des ambitions et de toute forme d'avidité : « La réputation et la gloire [sont] la plus inutile, vaine et fausse monnaie qui soit en notre usage »,

être libre de la famille et des amitiés, libre du fanatisme : « Chaque pays croit posséder la plus parfaite religion », et être le premier en toute chose ; être libre devant le destin ; nous sommes ses maîtres ; c'est nous qui donnons aux choses leur couleur et leur visage.

Et la dernière liberté : devant la mort. La vie dépend de la volonté

des autres, la mort de notre volonté propre : «La plus volontaire mort est la plus belle*».

On a voulu voir en lui un homme qui se détache de tout, qui n'est lié à rien, qui doute de tout, et vit dans le vide – c'est ainsi que l'a décrit Pascal. Rien n'est plus faux : Montaigne aime démesurément la vie. La seule et unique crainte qu'il ait connue a été celle de la mort. Et il aime toute la vie, comme elle est : «Il n'y a rien d'inutile en nature ; non pas l'inutilité même ; rien ne s'est ingéré dans cet univers, qui n'y tienne place opportune.» Il aime la laideur, parce qu'elle rend visible la beauté, le vice, parce qu'il fait ressortir la vertu, il aime la bêtise et le crime. Tout est bon, et Dieu bénit la diversité. Ce que dit l'homme le plus simple lui paraît important et l'on peut, en se montrant ouvert, apprendre plus des sots et des analphabètes que des érudits. Il apprécie «une âme à plusieurs étages, qui sache et se tendre et se démonter, qui soit bien partout où sa fortune la porte, qui puisse deviser avec son voisin de son bâtiment, de sa chasse et de sa querelle, entretenir avec plaisir un charpentier et un jardinier».

Il n'est qu'une erreur et qu'un crime : vouloir enfermer la diversité du monde dans des doctrines et des systèmes. C'est une erreur que de détourner d'autres hommes de leur libre jugement, de leur volonté propre, et de leur imposer quelque chose qui n'est pas en eux. Seuls agissent ainsi ceux qui ne respectent pas la liberté, et Montaigne n'a rien haï tant que la «frénésie», le délire furieux des dictateurs de l'esprit qui veulent avec arrogance et vanité imposer au monde leurs «nouveautés» comme la seule et indiscutable vérité, et pour qui le sang de centaines de milliers d'hommes n'est rien, pourvu que leur cause triomphe.

Ainsi l'attitude de Montaigne face à la vie, comme celle de tous les libres penseurs, aboutit à la tolérance. Celui qui revendique pour lui-même la liberté de pensée reconnaît le même droit à chacun, et personne ne l'a mieux respecté que lui. Il ne recule pas d'effroi devant les cannibales, ces Brésiliens comme celui qu'il a rencontré à Rouen, parce qu'ils ont mangé des hommes. Il dit clairement et calmement qu'il trouve cela bien moins important que de torturer des hommes vivants, de les tourmenter et de les martyriser. Il n'est pas de croyance ou d'opinion qu'il refuse de prime abord, et son jugement ne se laisse troubler par aucun préjugé : «Je n'ai point cette erreur commune de juger d'un autre selon que je suis.» Il met

en garde contre la violence et la force brutale qui, plus que tout, peuvent gâter et insensibiliser une âme en soi bien faite.

Il est important de voir cela, parce que c'est une preuve que l'homme peut toujours être libre, à n'importe quelle époque. Quand Calvin encourage la chasse aux sorcières et laisse mourir un adversaire à petit feu, quand Torquemada¹ envoie des centaines d'hommes au bûcher, leurs laudateurs avancent en guise d'excuse qu'ils n'auraient pas pu agir autrement, dans l'impossibilité où ils étaient d'échapper complètement aux opinions de leur époque. Mais l'humain est invariable. Même aux temps fanatiques, à l'époque de la chasse aux sorcières, de la «Chambre Ardente*» et de l'Inquisition, les hommes humains ont toujours pu vivre ; pas un seul instant cela n'a pu troubler la clarté d'esprit et l'humanité d'un Érasme, d'un Montaigne, d'un Castellion². Et tandis que les autres, les professeurs en Sorbonne, les conseillers, les légats, les Zwingli³, les Calvin, proclament : «Nous connaissons la vérité», la réponse de Montaigne est : «Que sais-je?» ; tandis que, par la roue et l'exil, ils veulent imposer : «C'est ainsi que vous devez vivre!», son conseil à lui est : Pensez vos propres pensées et non pas les miennes ! Vivez votre vie ! Ne me suivez pas aveuglément, restez libres !

Celui qui pense librement pour lui-même honore toute liberté sur terre.

VIII

Lorsque, en 1570, dans la trente-huitième année de sa vie, Michel de Montaigne se retire dans sa tour, il croit avoir donné à sa vie son achèvement définitif. Comme plus tard Shakespeare, il a reconnu d'un œil trop perçant «les lenteurs de la loi, l'insolence du pouvoir et les rebuffades que le mérite résigné reçoit d'hommes indignes» et, surtout, sa propre inaptitude à agir dans le monde. Il s'est efforcé

1. Torquemada (1420-1498), dominicain espagnol ; il fut nommé inquisiteur général pour l'Espagne en 1483 et condamna au bûcher nombre de Juifs.

2. Castellion (1515-1563), humaniste français et protestant, se brouilla avec Calvin. Zweig écrivit un *Castellion contre Calvin*.

3. Cf. note 9, p. 1031.

d'aider les autres, mais on n'a pas voulu de lui, il s'est efforcé de conseiller les Grands, de calmer les fanatiques – certes sans grande insistance et toujours avec la fierté d'un homme qui connaît sa propre valeur –, mais on ne s'est pas soucié de lui. D'année en année, l'époque devient plus agitée, le pays est soulevé, la nuit de la Saint-Barthélemy fait à nouveau couler le sang. C'est jusque chez lui, jusqu'à sa porte que vient frapper la guerre civile. Ainsi a-t-il pris la décision de ne plus s'engager dans la mêlée, de ne plus se laisser ébranler. Il ne veut plus voir le monde, il ne veut que se réfléchir dans son cabinet, comme dans une *camera obscura*. Il a abdiqué, il s'est résigné. Que les autres se donnent de la peine pour obtenir des places, de l'influence, de la célébrité, lui ne se donne plus de peine que pour lui-même. Il s'est retranché dans sa tour, il a élevé le rempart de ses mille livres entre lui et le tumulte. Parfois encore il sort de sa tour; en tant que chevalier de l'ordre de Saint-Michel, il se rend aux funérailles de Charles IX, il se charge parfois d'une médiation politique, quand on l'en prie, mais il reste décidé à ne plus y engager son âme, à surmonter l'actualité, à voir les batailles des ducs de Guise et de Coligny comme s'il s'agissait de celle de Platées¹. Il se met à distance, il est décidé à ne plus compatir, à être détaché, son monde est le moi. Il veut fixer quelques souvenirs, rassembler quelques pensées, rêver plus que vivre et attendre patiemment la mort, se préparer à elle.

Il se dit à lui-même ce que tous nous nous disons souvent en de semblables époques d'égarement : ne te préoccupe pas du monde ! Tu ne peux le changer, le rendre meilleur. Occupe-toi de toi-même, sauve en toi ce qui est à sauver. Pendant que les autres détruisent, construis, tente de rester seul raisonnable au sein de la folie. Isole-toi. Construis-toi ton monde à toi.

Mais maintenant est venue l'année 1580. Pendant dix ans, il est resté dans sa tour, coupé du monde, et il a cru qu'il finirait ainsi. Mais à présent il reconnaît son erreur, ou bien plutôt ses erreurs, et Montaigne est toujours homme à reconnaître ses erreurs. La première était de se croire vieux à trente-huit ans, de se préparer à la mort trop tôt et de s'être en fait enterré vivant. Maintenant, il a quarante-huit ans, et il constate avec surprise que ses sens ne sont pas affaiblis, mais au contraire plus clairs, sa pensée plus lumineuse, son âme

1. Platées : victoire des Grecs sur les Perses (– 479).

plus sereine, plus avide, plus impatiente. On ne peut pas renoncer si tôt, fermer le livre de la vie, comme si on en était déjà à la dernière page. C'était beau de lire des livres, de passer une heure en Grèce avec Platon, de goûter une heure la sagesse de Sénèque, c'était un repos et un apaisement que de vivre avec ces compagnons d'autres siècles, avec les plus grands hommes de l'histoire. Mais l'on vit dans son propre siècle, même quand on ne le veut pas, et l'air du temps pénètre même dans les espaces clos, surtout lorsque c'est un air tendu et fiévreux, un temps lourd et orageux. Nous l'éprouvons tous : même enfermée, l'âme ne peut rester en repos quand le pays se soulève. À travers murs et fenêtres nous atteignent les vibrations du temps; si l'on peut s'accorder une pause, l'on ne peut se retirer totalement du monde.

Une autre erreur apparaît, que Montaigne reconnut peu à peu : il a cherché la liberté en quittant le monde de la politique, des charges et des affaires pour le petit monde de sa maison et de sa famille; il s'aperçoit bientôt qu'il n'a fait que changer une contrainte pour une autre. Il n'a servi à rien de s'enraciner dans son propre terroir, car ici le lierre et les mauvaises herbes grimpent autour du tronc, et les petites souris des soucis rongent les racines. Elle n'a servi à rien, la tour qu'il s'est construite, et où personne n'a accès. Lorsqu'il regarde par la fenêtre, il voit de la gelée blanche sur les champs et pense au vin qui sera perdu. Lorsqu'il ouvre ses livres, il entend monter des voix querelleuses et sait que, en sortant de sa chambre, il devra entendre les plaintes des voisins et régler les problèmes de l'administration. Ce n'est pas la solitude de l'anachorète, car il est propriétaire, et il n'est de propriété que pour celui qui y trouve son plaisir. Montaigne n'y est pas attaché : «Je nourris à escient aucunement trouble et incertaine la science de mon argent.» Mais la propriété s'attache à lui, elle ne le laisse pas libre. Montaigne voit lucidement sa situation. Il sait que, d'une plus haute perspective, toutes ces vexations deviennent de petits soucis. Quant à lui, il aimerait bien s'en débarrasser : «De les abandonner du tout, il m'est très facile.» Mais, tant qu'on s'en occupe, on n'en voit pas la fin.

En soi, Montaigne n'a rien d'un Diogène. Il aime sa maison, il aime sa richesse, son titre de noblesse, et avoue emporter toujours, pour sa tranquillité intérieure, une petite cassette d'or avec lui. «Il y a quelque commodité à commander, fût-ce dans une grange, et à être obéi des siens, mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant.»

On vient de lire Platon, et il faut se quereller avec ses gens, être en procès avec le voisin ; chaque petite réparation devient un souci. La sagesse commanderait maintenant de ne pas se préoccuper de ces bagatelles. Mais – chacun de nous l'a éprouvé – aussi longtemps qu'on est propriétaire, on s'attache à la propriété ou bien elle s'accroche à nous de ses mille petites griffes, et une seule chose nous vient en aide : la distance, qui transforme toutes choses. Seule la distance extérieure permet la distance intérieure : « Absent, je me dépouille de tels pensements, et sentirais moins lors la ruine d'une tour que je ne fais présent la chute d'une ardoise. » Celui qui se restreint à un lieu confiné tombe dans l'étroitesse. Tout est relatif. Depuis peu, Montaigne ne cesse de répéter : ce que nous nommons soucis n'a pas de poids unique. Nous seuls les exagérons ou les diminuons. Ce qui est proche nous touche plus que ce qui est éloigné, et plus nous nous cantonnons dans des proportions étroites, plus l'étroitesse nous pèse. Si l'on ne peut pas s'échapper, on peut tout au moins prendre congé.

Toutes ces raisons qui, en sa quarante-huitième année, après un temps de réclusion, réveillent chez lui une « humeur vagabonde », toutes ces raisons qu'il a de retourner dans le monde en renonçant à toutes ses habitudes régulières et à toute certitude, Montaigne les exprime avec son humaine et magnifique franchise ; et, comme toujours, il dit avec clarté ce que chacun de nous a ressenti. C'est plutôt entre les lignes qu'il faut lire une autre explication, tout aussi importante, à sa fuite hors de la solitude. Toujours et partout, Montaigne a cherché la liberté et le renouvellement, mais la famille elle aussi est une prison, le mariage monotone, et l'on a de plus le sentiment qu'il n'a pas été pleinement heureux dans sa vie familiale. « Le mariage », pense-t-il, « a pour sa part l'utilité, la justice, l'honneur et la constance : un plaisir plat, mais plus universel. » Or, Montaigne est l'homme du changement, il n'a jamais aimé les plaisirs plats et universels.

Que son mariage n'ait pas été une union d'amour, mais un mariage de raison, et que, même, il condamne une telle union d'amour et ne tienne pour juste qu'un mariage de raison, il l'a répété sous d'innombrables formes, précisant qu'il s'était seulement soumis à une « habitude ». Des siècles durant, on lui a fondamentalement tenu rigueur d'avoir, dans son inébranlable rectitude, accordé plutôt aux femmes qu'aux hommes le droit d'avoir un amant ; plusieurs bio-

graphes ont, pour cette raison, douté de la paternité de ses derniers enfants.

Tout cela n'est peut-être que considérations théoriques. Mais, après plusieurs années de mariage, ce qu'il dit sonne de bien étrange façon : « En notre siècle [les femmes] réservent plus communément à étaler leurs bons offices et la véhémence de leurs affections envers leurs maris perdus, cherchent au moins lors à donner témoignage de leur bonne volonté. Tardif témoignage et hors de saison ! Elles prouvent plutôt par là qu'elles ne les aiment que morts. La vie est pleine de combustion ; le trépas, d'amour et de courtoisie. » Il ajoute même ces mots assassins : « Il en est peu [de veuves] de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sait pas mentir. » Après ses expériences avec Xanthippe, Socrate n'aurait pu parler du mariage de façon plus acerbe : « Aussi ne regardez pas à ces yeux moites et à cette piteuse voix », et on croit l'entendre parler à sa propre femme, au moment de prendre congé : « Et ne doit avoir une femme les yeux si gourmandement fichés sur le devant de son mari qu'elle n'en puisse voir le derrière, si besoin est. » Quand, par hasard, il évoque un bon mariage, il s'empresse d'ajouter la restriction : « S'il en est. »

On voit que les dix années de solitude ont été bonnes, mais maintenant c'en est assez, et même trop. Il a le sentiment de se scléroser, de devenir étroit et médiocre, et, si quelqu'un s'est élevé toute sa vie contre l'immobilité, c'est bien Montaigne. Avec cet instinct qui toujours dicte à l'homme créatif quand il lui faut changer de vie, il reconnaît que le temps en est venu : « Il est mieux temps d'abandonner sa famille quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y a laissé de l'ordre qui ne démente pas sa forme passée. »

Il a mis sa maison en ordre, ses champs et ses biens sont en parfait état, la caisse si bien remplie qu'il peut s'autoriser les dépenses d'un long voyage ; il le craint uniquement parce que, selon lui, on ne devrait pas avoir à payer les plaisirs d'une longue absence par des soucis au retour. Son œuvre spirituelle elle aussi est en ordre. Il a porté à l'imprimeur le manuscrit de ses *Essais*, les deux volumes, où sa vie est mise en forme, sont imprimés ; ils gisent derrière lui, comme la peau d'un serpent après la mue, pour employer l'expression favorite de Goethe. Maintenant, il est temps de recommencer. Il faut maintenant inspirer à nouveau, après avoir expiré, il faut se

déraciner à nouveau, après s'être enraciné. Une nouvelle période commence. Le 22 juin 1580, après une retraite volontaire de dix années – Montaigne n'a jamais rien fait d'autre que suivre sa libre volonté –, à quarante-huit ans, il part pour un voyage qui l'éloignera pendant presque deux ans de sa femme, de sa tour, de sa patrie et de son travail, mais le rapprochera de lui-même.

C'est un voyage sans but, un voyage pour l'amour du voyage, ou mieux encore pour l'amour du plaisir du voyage. Jusqu'alors, ses voyages avaient toujours été en une certaine mesure des missions, sur ordre du Parlement, pour servir la Cour ou pour ses propres affaires. C'étaient plutôt des déplacements; cette fois, il s'agit d'un véritable voyage, qui n'a d'autre but que l'éternel «se trouver soi-même». Il ne fait pas de projets, il ne sait pas ce qu'il va voir, bien au contraire il ne veut en aucun cas le savoir à l'avance; et, lorsque des gens l'interrogent, il répond gaiement : Je ne sais pas ce que je vais chercher à l'étranger, mais je sais très bien ce que je fuis.

Sa vie a été assez longtemps toujours semblable à elle-même; maintenant il veut autre chose, et plus cela sera autre, mieux cela vaudra! Que ceux qui se satisfont de tout chez eux soient heureux dans ces limites; il ne les envie pas. Seul le changement l'attire, ce n'est que de lui qu'il attend quelque chose. Rien ne le charme autant dans ce voyage que le fait que tout sera différent, le langage, le ciel, les coutumes et les hommes, l'atmosphère et la cuisine, la rue et le lit. Car voir signifie pour lui apprendre, comparer, mieux comprendre : «Et je ne sache meilleure école, comme je l'ai dit souvent, à former la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature.»

Un nouveau chapitre s'ouvre devant lui. D'art de vivre, le voyage devient art de la vie.

Montaigne voyage pour se libérer et, pendant tout ce voyage, il donne l'exemple de la liberté. Il voyage, si l'on peut dire, au nez. En voyage, il évite tout ce qui pourrait être une contrainte, même une contrainte qu'il s'imposerait lui-même. La route doit le conduire là où elle le conduira, l'humeur le porter là où elle le portera. Il veut, pour ainsi dire, se laisser voyager au lieu de voyager. Monsieur Michel de Montaigne, à Bordeaux, ne veut pas savoir où Monsieur

Michel de Montaigne voudra être dans les semaines suivantes, quand il sera à Paris ou à Augsbourg. C'est l'autre Montaigne, celui d'Augsbourg ou de Paris, qui en décidera en toute liberté. Il veut rester libre envers lui-même.

Il ne veut que se déplacer. Quand il croit avoir manqué quelque chose, il rebrousse chemin. De n'être lié à rien devient peu à peu pour lui une passion. Le fait même de savoir déjà en chemin où mène celui-ci lui cause parfois une légère oppression : il «prenait si grand plaisir à voyager», écrit son secrétaire, «qu'il haïssait le voisinage du lieu où il se dût reposer, et proposait plusieurs projets de voyage à son aise, s'il pouvait se rendre seul.»

Il ne recherche pas les curiosités, parce que tout ce qui est différent lui semble également curieux. Bien au contraire, quand un endroit est très connu, il préférerait l'éviter, parce que d'autres personnes, trop nombreuses, l'ont déjà vu et décrit. Rome, but de tous les voyageurs, lui est presque désagréable à l'avance, parce que c'est le but du monde entier, et son secrétaire note dans son *Journal* : «Je crois à la vérité que, s'il eût été seul avec les siens, il fût allé plutôt à Cracovie ou vers la Grèce par terre, que de prendre le tour vers l'Italie.» C'est toujours le principe de Montaigne : plus la chose est nouvelle, mieux c'est; même lorsqu'il ne trouve pas ce qu'il a attendu ou ce que d'autres lui laissaient attendre, il n'est pas mécontent : «Ne trouvé-je point où je vais ce qu'on m'avait dit? (comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ai trouvés plus souvent faux) je ne plains pas ma peine : j'ai appris que ce qu'on disait n'y est point.» En vrai voyageur, rien ne peut le décevoir. Comme Goethe, il se dit que le déplaisir fait aussi partie de la vie : «La diversité des façons d'une nation à une autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain, de bois, de terre, bouilli ou rôti, beurre ou huile de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un.» Et ce vieux sceptique a honte de ses compatriotes, prisonniers de l'erreur de croire qu'il faut critiquer toute coutume étrangère, dès qu'ils se trouvent hors de leur village, hors de leur élément. Montaigne veut, à l'étranger, voir l'étranger – «non pour chercher des Gascons en Sicile (j'en ai assez laissé au logis)» – il veut éviter ses compatriotes, qu'il connaît bien assez. Il veut juger sans préjugés. Entre tant d'autres choses, Montaigne nous apprend aussi comment on doit voyager.

Avec une dernière inquiétude – on la devine dans la réponse qu'il donne – on cherche visiblement à retenir chez lui le voyageur impétueux. Que deviendras-tu si tu tombes malade à l'étranger? lui demande-t-on. En vérité, Montaigne souffre depuis trois ans du mal qui atteint tous les érudits de ce temps, conséquence probable d'une vie sédentaire et d'une nourriture mal équilibrée. Comme Érasme, comme Calvin, des calculs biliaires¹ le torturent, et cela semble une dure épreuve que de trotter à cheval, des mois durant, sur des routes étrangères. Mais Montaigne, qui part en voyage pour retrouver autant sa liberté que, si cela est possible, sa santé, hausse les épaules avec indifférence : « S'il fait laid à droite, je prends à gauche; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête [...] ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi? J'y retourne; c'est toujours mon chemin. »

De même, il a toujours une réponse lorsqu'on s'inquiète de le voir mourir à l'étranger : s'il devait craindre cela, alors, à vrai dire, il pourrait à peine se risquer hors de la paroisse de Montaigne, et encore moins au-delà des frontières de la France. La mort est partout et, au fond, il préférerait la rencontrer à cheval que dans un lit.

En vrai cosmopolite, cela lui est indifférent.

Le 22 juin 1580, Michel de Montaigne franchit la grille de son château pour la liberté. L'accompagnent son beau-frère, quelques amis et un jeune frère de vingt ans. Le choix n'est pas tout à fait heureux : ces compagnons, il considérera plus tard qu'ils ne sont pas les meilleurs, et eux de leur côté ont à souffrir de la manière étrange, capricieuse et toute personnelle qu'a Montaigne de « visiter les pays inconnus ». Ce n'est pas le départ d'un grand seigneur, mais toutefois un imposant équipage. Le plus important est de ne pas se charger de préjugés, d'arrogance ou d'opinions arrêtées.

Le chemin passe d'abord par Paris, la ville que Montaigne aime depuis toujours et qui toujours l'enchanté.

Quelques exemplaires de son livre l'ont déjà précédé, mais il emporte personnellement deux volumes, pour les présenter au roi. Henri III n'a en vérité pas beaucoup de goût pour cela; il est en guerre comme à l'accoutumée. Mais, comme tout le monde à la Cour

lit ce livre et en est charmé, il le lit aussi, et convie Montaigne à assister au siège de La Fère. Montaigne, que tout intéresse, revoit après des années ce qu'est la vraie guerre, en même temps que ses horreurs, puisqu'un de ses amis, Philibert de Gramont, y est tué d'un boulet. Il accompagne la dépouille à Soissons, et commence son remarquable *Journal* le 5 septembre 1580. Par une étonnante analogie, le père de Goethe, froid homme d'affaires, et le père de Montaigne, soldat du roi François I^{er}, avaient commencé et rapporté d'Italie un *Journal*, et Montaigne, fils de Pierre Eyquem, continue la tradition, comme le fera plus tard le fils du conseiller Goethe. Son secrétaire prend note de tous les événements, jusqu'à Rome, où Montaigne lui donne congé. Là, conformément à sa volonté de s'adapter le mieux possible au pays qu'il visite, il le continue lui-même dans un italien assez barbare, jusqu'au jour où il franchit à nouveau la frontière française : « Ici, on parle français; ainsi je quitte ce langage étranger. »

Les voyageurs visitent d'abord les bains de Plombières, où Montaigne, au cours d'une cure sévère de dix jours, cherche à soigner son mal; ensuite viennent Bâle, Schaffhouse, Constance, Augsbourg, Munich et le Tyrol, puis Vérone, Vicence, Padoue, Venise et de là, par Ferrare, Bologne et Florence, jusqu'à Rome, où Montaigne arrive le 15 novembre. Ce récit du voyage n'est pas une œuvre d'art, d'autant plus que Montaigne n'en a écrit que la plus petite partie, et dans une langue qui n'est pas la sienne. Il ne nous montre pas l'artiste en Montaigne, mais l'homme dans toutes ses qualités et même ses petites faiblesses; c'est un trait touchant, et caractéristique de sa vanité de parvenu que lui, petit-fils de marchands de poisson et de commerçants juifs, offre à ses hôtes le beau dessin de ses armoiries comme s'il s'agissait d'un cadeau d'adieu particulièrement précieux. C'est toujours un plaisir – qui mieux que Montaigne l'a connu? – de voir un homme raisonnable dans ses folies, et un homme libre, qui méprise les apparences, dans ses vanités.

Au début, tout va pour le mieux. Montaigne est de la meilleure humeur, et la curiosité l'emporte sur la maladie. Cet homme de quarante-huit ans, qui plaisante toujours sur sa « vieillesse », surpasse les jeunes gens en endurance. Tôt le matin en selle, n'ayant mangé qu'un morceau de pain, il part; tout lui est bon, la chaise à porteurs, le pain, la voiture, la selle, la marche à pied. Les mauvaises auberges l'amuse plus qu'elles ne l'irritent. Sa plus grande joie est de

1. *Sic. (N.d.T.)*

rencontrer des hommes, partout d'autres hommes et d'autres mœurs. Partout il cherche des gens, et des gens de toutes les conditions. Chez chacun, il tente de découvrir ce qu'est son « gibier » – nous dirions son « hobby ». Cherchant des hommes, il ne connaît pas les différences sociales, déjeune à Ferrare avec le duc, bavarde avec le pape, et aussi avec des pasteurs protestants, des zwingliens et des calvinistes. Ses curiosités ne sont pas celles que l'on trouve dans le Baedeker. Il évoque à peine les Raphaël, les Michel-Ange et les monuments. Mais il assiste à l'exécution d'un criminel, se fait inviter par une famille juive à la circoncision d'un enfant, visite des bibliothèques, pénètre dans les bains de Lucques, invite des paysannes au bal ; il bavarde avec tous les lazzaroni. Mais il ne s'use pas à courir les endroits célèbres. Pour lui, tout ce qui est naturel est célèbre. Il a sur Goethe le grand avantage de ne pas connaître Winckelmann¹, qui impose à tous les voyageurs de son époque de faire d'un voyage en Italie une étude d'histoire de l'art. C'est la vie qu'il voit en Suisse et en Italie. Toute vie a pour lui la même valeur. Il assiste à la messe du pape, il est reçu par lui, il a de longues conversations avec les dignitaires de l'Église qui lui donnent respectueusement des conseils pour la prochaine édition de son livre, et prie seulement le grand sceptique d'abandonner le mot de « fortune », qu'il utilise trop souvent, et de le remplacer par « Dieu » ou « divine Providence ». On le fête, on le nomme en grande pompe citoyen de Rome, et il se laisse faire, il demande même cet honneur dont il est fier (ce sont là les petits côtés du parvenu chez le plus libre des hommes). Mais cela ne l'empêche pas d'avouer sans détours qu'à Rome, comme auparavant à Venise, son intérêt principal va aux courtisanes, dont les mœurs et les particularités ont droit à plus de place dans son *Journal* que la chapelle Sixtine et la cathédrale de Florence. Un regain de jeunesse semble lui être venu, qui cherche son chemin naturel. Il semble avoir abandonné à ces dames une bonne partie de la cassette remplie de or qu'il a emportée avec lui ; leur conversation, comme il le rapporte, se paye souvent plus cher que leurs autres services.

La dernière partie de son voyage a été gâchée par sa maladie. Il suit une cure aux bains de Lucques, une cure barbare. Sa haine des

1. Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), archéologue et historien de l'art allemand (cf. *Höldertin*, note 1, p. 356 dans *Le Combat avec le démon*).

médecins le conduit à inventer lui-même une nouvelle thérapeutique. Libre en tout, il veut être aussi son propre médecin. De sérieuses douleurs l'affligent, auxquelles s'ajoute la torture des maux de dents et de tête. Un instant même, il songe au suicide. Et pendant cette cure arrive une nouvelle dont on peut douter qu'elle le réjouisse. Les citoyens de Bordeaux l'ont élu maire de leur ville. Cette nomination étonne, car il y a onze ans déjà que Montaigne a résigné ses fonctions de simple conseiller. C'est la gloire récente de son œuvre qui a déterminé les citoyens bordelais à lui imposer une telle charge sans qu'il le sache et malgré lui ; c'est peut-être sa propre famille qui a essayé de le faire revenir avec cet appât. En tout cas, il retourne à Rome, et de Rome auprès de sa femme, dans sa maison ; après une absence de dix-sept mois et huit jours, comme il l'a noté avec précision, il rentre dans son château le 30 novembre 1581, plutôt plus jeune, l'esprit plus frais et plus vif que jamais. Deux ans plus tard naît le dernier de ses enfants.

IX

Montaigne a fait la tentative la plus difficile qui soit sur terre : vivre par soi-même, être libre et le devenir toujours plus. Quand il atteint sa cinquantième année, il se croit près du but. Mais alors se produit quelque chose d'étrange : au moment précis où il s'est éloigné du monde et où il s'est exclusivement tourné vers lui-même, le monde le cherche. Jeune homme, il a recherché l'activité publique et les dignités : on les lui a refusées. Maintenant, on les lui impose. En vain, il a proposé ses services aux rois et il a fait des démarches à la Cour ; maintenant, on l'élève à des fonctions toujours nouvelles, toujours plus prestigieuses. Au moment même où il ne cherche qu'à trouver l'homme en soi, les autres reconnaissent sa propre valeur.

Lorsque, le 7 septembre 1581, il reçoit cette lettre qui l'informe qu'il a été élu maire de Bordeaux « à l'unanimité » et qui le prie, « par amour pour sa patrie », d'accepter cette « charge » – qui pour lui est vraiment un fardeau –, il ne semble pas encore décidé à abdiquer sa liberté. Il se sent malade, ses calculs le font souffrir au point qu'il envisage parfois même le suicide : « Le seul remède, la seule règle

et l'unique science, pour éviter tous les maux qui assiégent l'homme de toutes parts et à toute heure, quels qu'ils soient, c'est de se résoudre à les souffrir humainement, ou à les terminer courageusement et promptement.» À quoi bon accepter encore une charge, puisqu'il a reconnu son propre devoir intérieur, une charge qui n'apporte que de la peine, sans bénéfices ni honneurs particuliers? Mais, quand Montaigne rentre dans son château, il trouve une lettre du roi, datée du 25 novembre, qui, sans ambiguïté, transforme le simple souhait des citoyens de Bordeaux en ordre. Le roi commence par exprimer aimablement sa joie de ratifier un choix qui a été fait en l'absence de Montaigne, sans qu'il y soit pour quelque chose, et qui est donc pleinement spontané. Mais il le presse de prendre son service «sans délai ni excuse», et la dernière phrase interdit toute retraite : «Et vous ferez chose qui me sera très agréable, et le contraire me déplairait grandement.» On ne peut se dérober quand un roi donne un tel ordre. Avec le même déplaisir qu'il a hérité de son père les calculs biliaires, il assume désormais cet autre héritage, la mairie de la ville.

Son extraordinaire honnêteté lui impose d'abord de mettre en garde ses électeurs. Ils ne doivent pas attendre de lui un dévouement total comme celui de son père, dont il a vu «l'âme cruellement agitée de cette tracasserie publique», et qui a tout sacrifié à son devoir, ses meilleures années, sa santé et son ménage. Certes, il est sans haine, sans ambition, sans cupidité et sans violence, mais il connaît ses défauts : lui manquent la mémoire, la «vigilance», l'attention de tous les instants, l'expérience et l'énergie. Comme toujours, Montaigne est décidé à garder pour lui ce qu'il a d'ultime, de meilleur, de plus précieux, son «essence», à accomplir, avec le plus grand soin et la plus grande fidélité, tout ce que l'on exige de lui et qu'on lui impose, mais rien de plus. Pour bien manifester qu'il ne part pas de sa propre volonté, il ne s'établit pas à Bordeaux, mais reste dans son château, à Montaigne. Mais il semble que, comme dans ses écrits, là où Montaigne n'investit qu'une partie de sa peine, de ses soucis et de son temps, il en accomplit toujours plus que quiconque, par la rapidité de son jugement et sa profonde connaissance du monde. Que les bourgeois l'aient réélu pour deux ans en juillet 1583, à la fin de son premier mandat, prouve que l'on n'était pas mécontent de lui.

Mais cette seule fonction, ce seul devoir ne suffisent pas : à peine

la ville l'a-t-elle réclamé que la Cour, l'État, la grande politique le réclament aussi. Des années durant, les puissants ont considéré Montaigne avec une certaine défiance, celle que les hommes de parti et les politiciens professionnels ont toujours ressentie pour l'homme libre et indépendant. On lui a reproché sa passivité à une époque où, comme il le dit, «le méchamment faire [était] si commun». Il ne s'était attaché à aucun roi, à aucun parti, à aucun groupe, et n'avait pas choisi ses amis en fonction de leur engagement partisan ou de leur religion, mais d'après leur mérite. Un tel homme était inutilisable, à une époque où il fallait choisir son camp, à une époque où l'on redoutait tout autant la victoire que l'extermination des huguenots. Mais maintenant, après les horribles ravages de la guerre civile, après que le fanatisme s'est développé jusqu'à l'absurde, ce qui était jusqu'à présent un défaut en politique, la non-appartenance à un parti, devient soudain un mérite; un homme qui est toujours resté libre des préjugés et des partis pris, hors des factions, insensible au gain et à la gloire, devient le médiateur idéal. La situation en France s'est étrangement modifiée. À la mort du duc d'Anjou, la loi salique fait d'Henri de Navarre (le futur Henri IV), époux de la fille de Catherine de Médicis, l'héritier légitime du trône d'Henri III. Mais Henri de Navarre est huguenot et chef du parti huguenot. En cela, il s'oppose à la Cour, qui cherche à opprimer les huguenots, et au château royal, d'où fut donné, dix ans plus tôt, l'ordre du massacre de la Saint-Barthélemy; et le parti adverse, celui des Guise, cherche à empêcher l'ordre de succession légitime. Mais, comme Henri de Navarre n'a pas l'intention de renoncer à ses droits au trône, une nouvelle guerre civile semble inévitable, si aucun accord n'aboutit entre le roi Henri III et lui-même. Pour cette grande mission, cette mission historique qui doit assurer la paix en France, un homme comme Montaigne est le médiateur idéal, non seulement à cause de sa pensée tolérante en soi, mais aussi parce qu'il jouit de la confiance personnelle, tant du roi Henri III que du prétendant Henri de Navarre. Une sorte d'amitié le lie à ce jeune prince, et Montaigne la lui garde, même au moment où Henri de Navarre est excommunié par l'Église et où Montaigne, comme il l'écrit plus tard, doit confesser à son curé, comme un péché, d'être resté en relation avec lui.

En 1584, Henri de Navarre lui rend visite au château de Montaigne, avec une suite de quarante gentilshommes et tous leurs domestiques, et dort dans le propre lit de son hôte. Il lui confie les missions les

plus secrètes, et la loyauté et la fidélité avec lesquelles Montaigne s'en est acquitté seront démontrées quelques années plus tard, quand éclatera une nouvelle crise, la plus grave de toutes, entre Henri III et le futur Henri IV, et que, à nouveau, les deux hommes l'appelleront comme médiateur.

En 1585, le deuxième mandat de Montaigne comme maire de Bordeaux aurait dû toucher à sa fin, et il aurait dû prendre glorieusement congé, avec discours et honneurs. Mais le destin ne veut pas pour lui d'une si belle issue. Il a tenu bon, avec énergie et courage, aussi longtemps que la ville était menacée par la guerre civile, qu'avaient rallumée les huguenots et les ligueurs. Il a organisé l'armement de la ville, veillé jour et même nuit avec les soldats et préparé la défense. Mais c'est devant un autre ennemi, la peste, qui atteint Bordeaux cette année-là, qu'il prend la fuite en panique et abandonne sa ville. Pour sa nature égocentrique, la santé passe avant tout. Il n'est pas un héros, et ne s'est jamais prétendu tel.

Nous ne pouvons plus nous représenter ce que signifiait la peste à cette époque. Nous savons seulement qu'elle était partout le signal de la fuite, pour Érasme comme pour tant d'autres. Dans la ville de Bordeaux, dix-sept mille personnes meurent en moins de six mois, la moitié de la population. Qui a une voiture, un cheval, prend la fuite; seul reste le « menu peuple ». La peste apparaît même dans la maison de Montaigne. Il se décide donc à l'abandonner. Tous se mettent en chemin, sa vieille mère Antonietta de Louppes, sa femme et sa fille. C'est maintenant qu'il aurait l'occasion de montrer la force de son caractère, car « mille diverses sortes de maux accourent à moi à la file ». Sa fortune subit de lourdes pertes, il doit laisser vide et sans défense sa maison, où chacun pourra prendre ce qu'il voudra, et l'a sans doute fait. Sans manteau, habillé comme il l'est, il fuit sa maison et ne sait où aller, car personne n'accepte une famille qui vient d'une ville pestiférée, « faisant peur à ses amis et à soi-même, et horreur où qu'elle cherchât à se placer, ayant à changer de demeure soudain qu'un de la troupe commençait à se douloir du bout du doigt ». C'est un horrible voyage; en chemin, ils voient des champs en friche, des villages abandonnés, des cadavres sans sépulture. Six mois durant, il doit « servir misérablement de guide à cette caravane » et, pendant ce temps, les « Jurats », à qui il a laissé l'entière administration de la ville, lui envoient missive sur missive. Visiblement

exaspérés par la fuite de Montaigne, ils exigent son retour, et finalement lui annoncent que son mandat a pris fin. Mais Montaigne ne revient même pas à la date fixée pour la passation des pouvoirs.

Dans cette fuite panique devant la peste, il a perdu un peu de gloire, d'honneur, de dignité. Mais l'« essence » est sauvée. Après avoir erré six mois, Montaigne retourne à son château en décembre, une fois la peste disparue, et reprend son service de toujours : se chercher soi-même, se connaître soi-même. Il commence un nouveau livre d'*Essais*, le troisième. Il a de nouveau la liberté, il est libre des tracasseries, sinon des calculs biliaires. Il n'a plus qu'à rester tranquille et attendre celle qui l'a déjà plusieurs fois « touché de la main », la mort. Il semble qu'il doive goûter la paix après avoir tant vécu, la guerre et la paix, le monde, la vie de cour et la solitude, la pauvreté et la richesse, l'activité et le loisir, la santé et la maladie, le voyage et l'immobilité, la gloire et l'anonymat, l'amour et l'honneur, l'amitié et la solitude.

Mais il lui manque une dernière chose, il n'a pas encore fait toutes les expériences. Une fois de plus, le monde l'appelle. La situation entre Henri de Navarre et Henri III s'est dangereusement tendue. Le roi a envoyé une armée, sous le commandement de Joyeuse, et Henri de Navarre l'a complètement anéantie à Coutras, le 23 octobre 1587. Vainqueur, Henri de Navarre pourrait maintenant marcher sur Paris et obtenir par la force la légitimité, sinon le trône. Mais son intelligence le dissuade de remettre son succès en jeu. Il veut encore une fois tenter de négocier. Trois jours après cette bataille, une troupe de cavaliers prend le chemin du château de Montaigne. Son chef demande à entrer, ce qui lui est aussitôt accordé. C'est Henri de Navarre en personne, qui vient demander conseil à Montaigne sur la meilleure façon d'exploiter sa victoire, diplomatiquement et pacifiquement à la fois. Il s'agit d'une mission secrète. Montaigne doit aller à Paris en tant que médiateur et transmettre au roi ses propositions. Il semble qu'il se soit agi de rien de moins que ce qui, plus tard, a garanti pour des siècles la paix et la grandeur de la France, la conversion d'Henri de Navarre au catholicisme.

Montaigne se met aussitôt en chemin, en plein hiver. Dans ses bagages, il emporte un exemplaire corrigé des *Essais* et le manuscrit du troisième livre. Mais ce n'est pas un voyage paisible. Pour la deuxième fois, il fait lui-même l'expérience de la guerre civile et, à

peine arrivé à Paris, d'où le roi est absent, il est arrêté et emmené à la Bastille. Il n'y reste qu'un jour, parce que Catherine de Médicis le fait libérer sur-le-champ. Mais, une fois encore, cet homme qui cherche la liberté partout a dû faire, sous cette forme aussi, l'expérience de la privation de la liberté. Il se rend encore à Chartres, Rouen et Blois pour mener à bien sa négociation avec le roi. Ayant ainsi achevé sa mission, il rentre à nouveau dans son château.

Dans ce vieux château, le petit homme est maintenant assis dans son cabinet de la tour. Il a vieilli, ses cheveux sont tombés pour laisser apparaître un crâne dénudé, il a coupé sa belle barbe châtain depuis qu'elle a commencé à grisonner. Le vide s'est fait autour de lui; sa vieille mère traverse encore les pièces comme une ombre, elle a presque quatre-vingt-dix ans. Ses frères sont partis, sa fille se marie et part habiter chez son époux. Il a une maison et ne sait pas à qui elle ira après sa mort. Il a des armoiries, et il sait qu'il sera le dernier à les porter. Tout semble révolu. Mais c'est précisément en cette dernière heure que tout revient à lui; maintenant qu'il est trop tard, les choses s'offrent à celui qui les a méprisées. En 1590, Henri de Navarre, dont il fut l'ami et le conseiller, devient Henri IV, roi de France. Maintenant, Montaigne n'aurait qu'à se hâter à la Cour, où tout le monde se presse, et la plus haute position lui serait assurée auprès de celui qu'il a conseillé, et si bien conseillé. Il pourrait devenir ce qu'a été Michel de L'Hôpital sous le règne de Catherine de Médicis, le sage conseiller qui prêche la clémence, le Grand Chancelier. Mais Montaigne ne le veut plus. Il se contente de saluer le roi d'une lettre, en s'excusant de ne pas être venu. Il l'exhorte à l'indulgence, et écrit ces belles paroles : «Un grand conquérant du temps passé se vante d'avoir donné autant d'occasions à ses ennemis subjugués de l'aimer, qu'à ses amis.» Mais, si les rois n'aiment pas ceux qui recherchent leur faveur, ils aiment encore moins ceux qui ne la cherchent pas. Quelques mois plus tard, le roi écrit à son ancien conseiller sur un ton plus sec, pour le gagner à son service, et il semble qu'il lui ait fait aussi des propositions financières. Mais, déjà peu disposé à servir, Montaigne est encore moins disposé à laisser croire qu'il se vend. Il répond fièrement au roi : «Je n'ai jamais reçu bien quelconque de la libéralité des rois, non plus que demandé ni mérité, et n'ai reçu nul paiement des pas que j'ai employés à leur service [...] je suis, Sire, aussi riche que je

me souhaite.» Il sait qu'il a réussi ce dont Platon dit quelque part qu'il n'y a rien de plus difficile au monde : quitter la vie publique en ayant gardé les mains propres. C'est avec orgueil qu'il écrit le bilan de sa vie : si l'on voulait bien l'observer jusqu'au fond de l'âme, alors on verrait qu'il fut incapable de causer à quiconque gêne ou tort, incapable de jalousie ou de vengeance, incapable de faire scandale ou de ne pas tenir parole : «En quoi que la licence du temps permît et apprît à chacun, si n'ai-je mis la main ni ès biens, ni en la bourse d'homme français, et n'ai vécu que sur la mienne, non plus en guerre qu'en paix, ni ne me suis servi du travail de personne, sans loyer [...] J'ai mes lois et ma cour pour juger de moi.»

Juste avant sa mort, les plus hauts dignitaires l'ont appelé, ce qu'il ne désire ni n'attend depuis longtemps. Un court instant avant sa mort, alors qu'il se sent vieux, qu'il n'est plus que le reflet, que l'ombre de lui-même, lui est donné ce qu'il n'espérait plus depuis longtemps, un rayon de tendresse et d'amour. Il disait avec mélancolie que seul l'amour pourrait peut-être encore le réveiller.

Et voici que l'incroyable arrive. Une jeune fille à peine plus âgée que la plus jeune de ses filles, qu'il vient de marier, Marie de Gournay¹, issue d'une des plus grandes familles de France, se prend de passion pour les livres de Montaigne. Elle l'aime, elle l'idolâtre, elle trouve son idéal en lui. Dans quelle mesure cet amour n'est pas allé seulement à l'écrivain, mais aussi à l'homme, voilà qui reste difficile à établir, comme toujours en pareil cas. Mais Montaigne va souvent la retrouver, séjourne quelques mois auprès d'elle, dans le château familial aux environs de Paris, elle devient sa «fille d'alliance*», et il lui confie son plus précieux héritage : l'édition de ses *Essais* après sa mort.

Et maintenant, il n'a plus qu'une chose à connaître, lui qui a étudié la vie et toutes ses expériences, c'est la dernière d'entre elles, la mort. Il est mort sagement, comme il a vécu sagement. Son ami Pierre de Brach écrit que sa mort fut douce «après une vie heureuse», et qu'il faut considérer comme une chance qu'elle l'ait libéré d'une goutte paralysante et de ses calculs douloureux. Mais, ajoute-t-il, les

1. Marie Le Jars de Gournay (1566-1645); elle fit rééditer les *Essais* en 1595. Elle est l'auteur de vers, d'œuvres morales et polémiques.

fruits de son âme ne cesseront jamais de charmer les hommes d'esprit et de goût.

Il reçoit l'extrême-onction le 13 septembre 1592 et s'éteint peu après. Avec lui s'achève la lignée des Eyquem et des Paçagon. Il ne repose pas, comme son père, auprès de ses ancêtres, mais seul, dans l'église des Feuillants à Bordeaux, lui le premier et le dernier des Montaigne, et le seul à avoir légué ce nom à la postérité.